

LA REVUE DU CAIRE

لا ريفي دي كير

SOMMAIRE

	Page
JULIEN BENDA.....	Le romantisme de la liberté..... 241
TEWFIK EL HAKIM	Praxagora 245
JEAN DUPERTUIS.....	Travaux manuels d'expression libre... 260
MAHMOUD TEYMOUR.....	La Comédie de la Mort..... 285
BERNARD GUYON	Du nouveau sur Madame Bovary ... 294
JEAN-EDOUARD GOBY	Contribution des habitants de l'Isthme de Suez à l'étude de l'histoire et de la géographie de cette région..... 301

LA VIE LITTÉRAIRE A PARIS

A. ROLAND DE RENEVILLE ...	Le surréalisme en 1950 315
PIERRE DESCAVES	Le temps des "certitudes équivoques" 319

rdc

ÉGYPTE : 15 PIASTRES

ÉDITIONS DE *LA REVUE DU CAIRE*

BIR HAKIM

Volumes in-8°

PIERRE JOUGUET

L'ATHÈNES DE PÉRICLÈS ET LES DESTINÉES DE LA GRÈCE
UNE RÉVOLUTION DANS LA DÉFAITE

ÉTIENNE DRIOTON

LE THÉÂTRE ÉGYPTIEN

GASTON WIET

POSITIONS

DEUX MÉMOIRES INÉDITS SUR L'EXPÉDITION D'ÉGYPTE

BERNARD DES ESSARDS

LA TOSCANE ET L'UNITÉ ITALIENNE

ALEXANDRE PAPADOPOULO

UN PHILOSOPHE ENTRE DEUX DÉFAITES
LA VÉRITÉ SUR LA RELIGION EN U. R. S. S.

Capitaine BOUCHARD

JOURNAL HISTORIQUE : LA CHUTE D'EL-ARICH
(décembre 1799)

VLADIMIR VIKENTIEV

LE CHOC (*roman*)

Volumes in-16°

TAHA HUSSEIN

LE LIVRE DES JOURS (*roman*)

TEWFIK EL HAKIM

JOURNAL D'UN SUBSTITUT DE CAMPAGNE (*roman*)
LA CAVERNE DES SONGES (*roman*)

GEORGES DUMANI

LA PAIX DU SOIR (*roman*)
LE DISQUE DES JOURS

VUES SUR LA GUERRE
LE TEMPS DE SOUFFRIR

MAHMOUD TEYMOUR

LA FILLE DU DIABLE (*contes*)

CAPITAINE G. . .

UN TÉMOIGNAGE

GASTON BERTHEY

UNE VIE A TATONS (*roman*)

BANQUE DE L'INDOCHINE

SOCIÉTÉ ANONYME

AU CAPITAL de 1.275.000.000 FRANCS

SIÈGE SOCIAL : 96, Bd. HAUSSMANN PARIS (8e)

Succursales et Agences :

BORDEAUX, MARSEILLE

LONDRES

INDOCHINE, CHINE, HONGKONG

TOKYO, SINGAPOUR, BANGKOK, PONDICHERY

PAPETE, NEUMEA

SAN FRANCISCO

DJEDDAH, DHAHRAN (Arabie Séoudite)

HODEIDAH (Yemen)

DJIBOUTI (Côte Française des Somalis)

ADDIS ABEBA, DIRE DAOUA (Ethiopie)

BANQUE D'INDOCHINE (South Africa) Ltd.
Johannesburg,

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

CORRESPONDANTS DANS LE MONDE ENTIER

MISSION LAIQUE FRANÇAISE

LYCÉE FRANÇAIS DU CAIRE

2, Rue Youssef El-Guindi

JARDIN D'ENFANTS ET PETIT LYCÉE.

Arabe dans toutes les classes, depuis le Jardin d'Enfants et anglais à partir de la Huitième.

LYCÉE DE FILLES.

Entièrement séparé. Préparation au Baccalauréat français et Cours Complémentaires (culture générale ; enseignement ménager ; puériculture).

LYCÉE DE GARÇONS

Enseignement de base commun. Option après le premier cycle entre les Sections française, égyptienne et commerciale, Éducation physique et sports. Formation de l'esprit et du caractère par les méthodes libérales et actives. Service automobile.

LYCÉE FRANÇAIS D'ALEXANDRIE

C h a t b y

JARDIN D'ENFANTS, LYCÉE DE FILLES

Entièrement séparé. Préparation au Baccalauréat français et au Baccalauréat égyptien. Section d'enseignement ménager.

LYCÉE DE GARÇONS.

Préparation au Baccalauréat français, au Baccalauréat égyptien et au Diplôme Supérieur de Commerce.

Enseignement de l'arabe et de l'anglais dans toutes les classes. Éducation physique et Sports.

ÉCOLE SUPÉRIEURE D'AGRONOMIE ÉGYPTIENNE. -

Au Lycée et à l'annexe agricole de Ras el-Soda.

COURS SUPÉRIEURS :

sciences, lettres, droit, sciences économiques.

COURS D'INGÉNIEURS :

chimistes et de sous-ingénieurs électro-mécaniciens.

LA RENTRÉE EST FIXÉE, DANS TOUS LES
ÉTABLISSEMENTS DE LA MISSION LAIQUE
FRANÇAISE, ENTRE LE 2 ET LE 5 OCTOBRE 1950.

MISSION LAIQUE FRANÇAISE

LYCÉE FRANCO-EGYPTIEN

Avenue Fouad 1er, HÉLIOPOLIS.

LYCÉE DE GARÇONS

Les deux cultures française et égyptienne données à tous les élèves.

Préparation aux Baccalauréats égyptien et français. Français, arabe et anglais obligatoires.

LYCÉE DE JEUNES FILLES

Entièrement séparé du Lycée de Garçons.

Baccalauréat. Section de culture générale. Arts d'agrément et ménagers.

JARDIN D'ENFANTS

Tous les sports sont pratiqués sur les plus vastes et les plus beaux terrains d'Égypte. — Autobus.

COLLÈGE FRANÇAIS DE GARÇONS

45, Rue du Dahor.

Prépare au Certificat d'Études primaires français et au Baccalauréat égyptien.

COLLÈGE FRANÇAIS DE JEUNES FILLES

6, Rue Zohni, Dahor.

Prépare aux Certificats d'Études primaires et aux Brevets. Arabe et anglais dans toutes les classes.

Section de préparation au Brevet d'Études Commerciales.

LA RENTRÉE EST FIXÉE, DANS TOUS LES
ÉTABLISSEMENTS DE LA MISSION LAIQUE
FRANÇAISE, ENTRE LE 2 ET LE 5 OCTOBRE 1950.

Compagnie des Messageries Maritimes

Services de Paquebots et Navires de Charge

Egypte — Proche-Orient — Grèce
— Turquie — Inde — Ceylan — Pakistan —
Indochine — Extrême-Orient — Madagascar
— La Réunion — Afrique Orientale et
du Sud — Australie — Océanie



Représentation en Egypte :

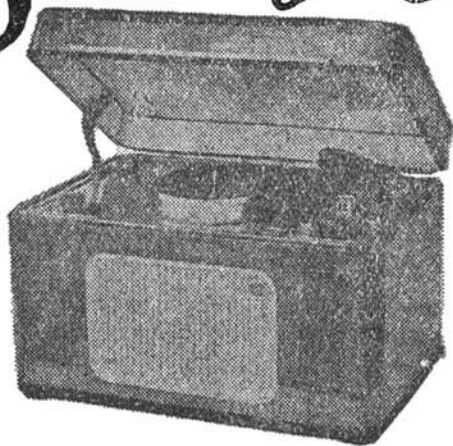
SOCIÉTÉ MISR DE NAVIGATION MARITIME :
ALEXANDRIE - LE CAIRE

Messrs. WORMS & Co. — Zone du Canal de Suez
R.C.A. 6186 — R.C.C. 14 — R.C. CANAL 329 — R.C.S. 564

ENREGISTREMENT MAGNETIQUE SUR FIL
JOINT L'UTILE A L'AGREABLE
APPAREIL IDEAL POUR DICTER VOTRE COURRIER
ET POUR VOS SOIREES DANSANTES

LE

Sonofil



R.C. 3518

Une fabrication
de la DIVISION "ELECTRONIQUE"

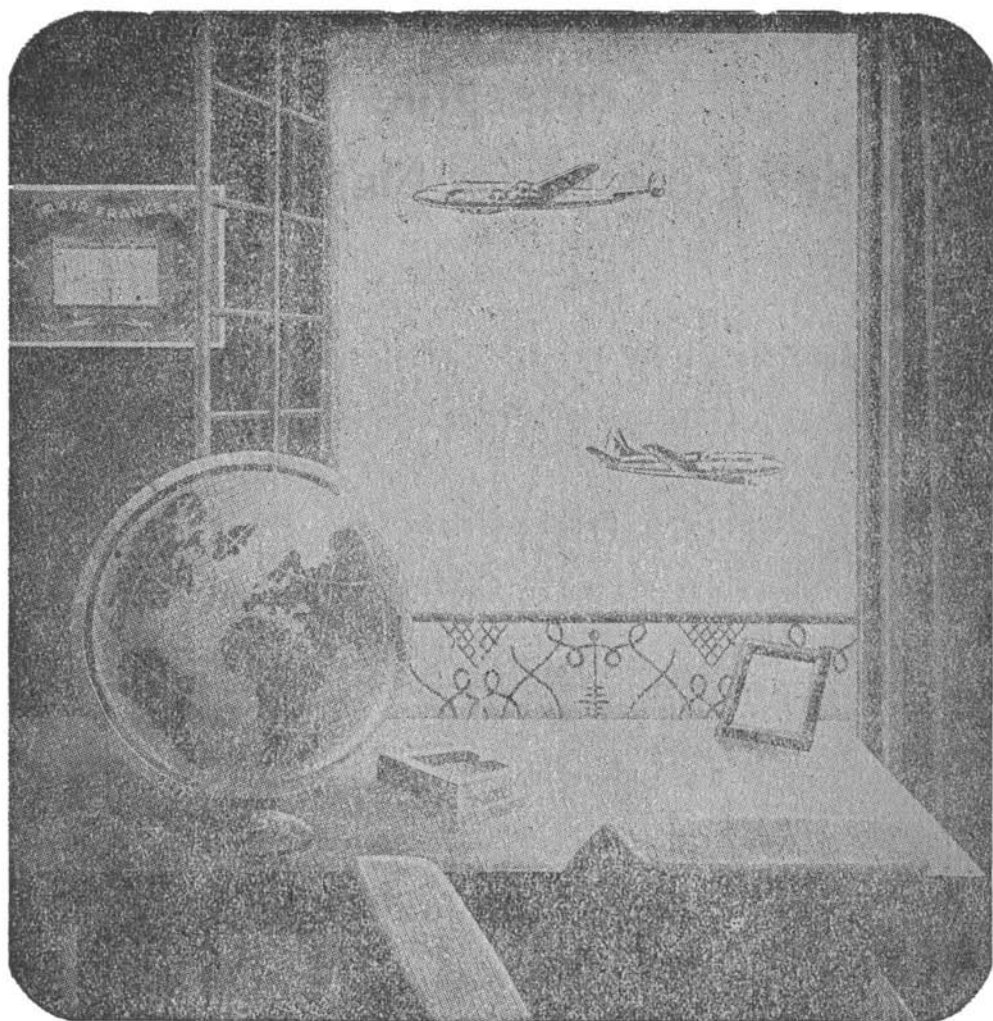
des ATELIERS DE CONSTRUCTIONS
ELECTRIQUES DE CHARLEROI

SOCIÉTÉ ANONYME



TEL. 59816

40, Rue Falaki - Le Caire



**VOYAGEZ VITE ET CONFORTABLEMENT DANS
UNE AMBIANCE AGRÉABLE GRACE AUX AVIONS**



AIR FRANCE



•• Alexandrie : 3, rue Fouad Ier -- Tél. 21257

Direction régionale et Aérogare -- Midan Soliman Pacha Tél. 79914-15

Agences : Le Caire Imm. Shepheard's Tél. 45670

ET TOUTE AGENCE DE VOYAGES RECONUE

LA REVUE DU CAIRE

FONDÉE EN 1938
VOL. XXV No. 132

SEPTEMBRE 1950

DIRECTEUR :
Alexandre Papadopoulos

LE ROMANTISME DE LA LIBERTÉ

JE lisais récemment sous la plume d'un critique en vogue cet éloge d'un romancier contemporain : "Ses héros sont vivants parce qu'ils sont libres. Leur avenir n'est pas profilé devant eux, comme un croquis à repasser à l'encre. Ils se font. Ils se choisissent. Ils vivent".

C'est là, une fois de plus, l'exaltation de la vie en tant que liberté absolue, ignorante de toute adhésion à une direction déterminée, de toute tendance vers un but défini, mœurs qui feraient d'elle une chose "ossifiée", "figée" — "statique", selon le mot qui constitue une vraie tête de Méduse pour tout un monde actuel. Le dogme foisonne d'apôtres, et combien prestigieux ! C'est Bergson, magnifiant la vie en tant que pure "poussée vitale", purgée de toute scorie intellectuelle. C'est Gide, statuant : "Connais-toi toi-même, maxime aussi pernicieuse que laide : quiconque s'observe arrête son développement ; la chenille qui chercherait à se bien connaître ne deviendrait jamais papillon". En d'autres termes : pour atteindre un but, ne sache jamais ce que tu fais. C'est Proust clamant que ses héros n'agissent selon aucune ligne qu'il leur aurait tracée dans un plan préalable, mais par une évolution totalement libre, dont il n'est que l'enregis-

treur. (On remarquera que c'est exactement la thèse du "roman expérimental" de Zola, pour qui l'esthète moderne montre assez peu d'estime). C'est Giraudoux, se flattant de s'asseoir à sa table sans rien savoir de ce qu'il va écrire. C'est le professeur Alain signifiant à ses élèves, aux prises avec un sujet de composition : "Ne réfléchissez pas, écrivez", et donnant ainsi l'estampille universitaire au dogme de l'"écriture automatique" d'André Breton et Aragon.

Est-il besoin de dire que les grandes œuvres, souvent de leur propre aveu, paraissent avoir été fort bien précédées par un plan mûrement réfléchi ? On ne voit pas que les caractères d'Andromaque ou de Madame Bovary évoluent "librement" au cours des œuvres qui portent leur nom, mais qu'au contraire ils obéissent à un développement bien arrêté (qui peut être fort complexe) dans l'esprit de leurs auteurs. Dans le domaine politique (car la thèse prétend aussi le régir), l'œuvre d'un Richelieu ou d'un Bismarck semble avoir été assez peu imprégnée de "liberté", au sens de nos docteurs, mais bien s'être d'avance "profilée devant eux, comme un croquis à repasser à l'encre", quitte, à mesure de la réalisation, à le retoucher dans ses détails, mais non dans son esprit. Dans l'ordre scientifique, Claude Bernard estime que le savant risque fort de ne rien comprendre à ce qu'il trouve s'il n'a pas déjà une idée de ce qu'il cherche. Mais le dogme s'affirme encore dans un ordre où il est particulièrement nouveau, du moins en tant que dogme, parce que c'est lui qui, par définition, comportait jusqu'ici une limitation à la liberté, dans l'ordre moral.

C'est la religion du "dynamisme" illimité, méprisant de toute considération d'autrui, tel que le prêchent la *Volonté de puissance* de Nietzsche, l'*Unique et sa Propriété* de Stirner et autres bibles du national-socialisme, auxquelles il faut joindre, compte tenu du

peu de truculence inhérent au tempérament latin, les sorties du premier Barrès (*Un homme libre, L'ennemi des lois*), puis d'André Gide (*L'Immoraliste, Les Caves du Vatican*), contre toute contrainte sociale. C'est encore la morale "ouverte" de Bergson, laquelle se donne nettement pour se confondant avec l'"élan vital", pour coïncidant avec l'effort générateur de la vie (cf. *Les deux sources de la morale et de la religion*, pp. 51 et 103), pur vouloir-vivre, exempt de tout état intellectuel, donc de toute idée morale et qui ne se définit par aucun but. En quoi elle est, bien qu'elle s'en défendit, exactement semblable au dynamisme exempt de tout frein du national-socialisme. Et c'est aussi la liberté de l'"Existentialisme" dans son opposition à toute liberté dirigée (1). En regard, citons ce philosophe proclamant, en réunissant les leçons qu'il professa au Collège de France sous l'occupation allemande, le besoin de ses congénères d'affirmer, en face de la violence, "leur fidélité à des valeurs permanentes". (Jean Piaget, préface à sa *Psychologie de l'Intelligence*, 1947); fidélité qui est une des caractéristiques d'une attitude morale.

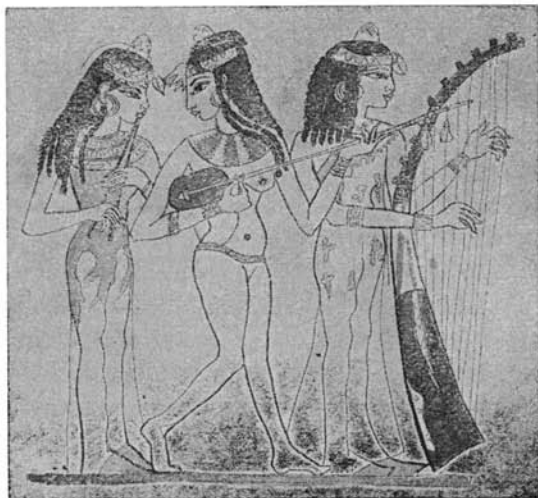
Enfin la religion de la liberté de l'esprit hors de toute adhésion à quoi que ce soit de déterminé est prêchée aujourd'hui par toute une philosophie. C'est Valéry déclarant, aux applaudissements, non pas seulement des littérateurs et des mondains, mais de maint docteur en Sorbonne, que "le propre de l'esprit c'est le refus indéfini d'être quoi que ce soit"; c'est Bergson voulant que l'activité intellectuelle soit incessante mobilité indemne du moindre état identique à lui-même, lequel constitue pour elle un déchet; c'est Brunschvicg exaltant une pensée "sans concept", c'est-

(1) Cf. pour cette critique de l'Existentialisme, R. Ruyer, *Eléments de psycho-biologie* (Presse universitaire de France, 1946) pp. 106, 273.

à-dire affranchie de tout *sibi constare*, si peu de temps qu'il durât. Est-il besoin de dire que ces libertaires professent là une conception purement métaphysique de l'esprit et en condamnent tout simplement l'existence réelle, vu que, dans le réel, exister c'est consister.

Cette liberté absolue, exclusive de toute direction, est une idole moderne ; conception profondément émouvante, elle est une forme du romantisme. Inutile de dire qu'enseignant aux hommes à ne croire à aucun élément stable dans leur nature, elle les amène à n'y admettre aucun point de repère qui puisse leur constituer une *tenue* au sens propre du mot et les pousse, qu'elle le veuille ou non, vers une existence totalement à la dérive. Chose dont il faut bien reconnaître que toute une jeunesse actuelle nous inflige le spectacle.

JULIEN BENDA.



P R A X A G O R A

PIECE EN TROIS ACTES

D'APRÈS ARISTOPHANE

ACTE DEUXIÈME

Le Palais du gouvernement. Praxagora va et vient en pensant dans la chambre à colonnes grecques.

La secrétaire qui n'est autre que son ancienne voisine reste debout près de la porte.

PRAXAGORA : (*Se parlant*) Voilà le gouvernement entre nos mains et c'est à moi de commander. Ah ! Zeus, viens à mon aide !

LA SECRÉTAIRE: (*Prêtant l'oreille*) Entends-tu ?

On entend des ovations.

PRAXAGORA : Qu'est-ce encore ?

LA SECRÉTAIRE: C'est sûrement un des corps de la nation qui vient saluer la gouvernante de l'Etat.

PRAXAGORA : (*Amèrement*) Dis plutôt qu'ils sont venus me présenter de nouvelles requêtes.

LA SECRÉTAIRE: Nous avons promis à chaque corps de la nation de réaliser ses rêves et d'exécuter ses désirs.

Les cris se font entendre de plus en plus haut dans la rue.

L'OVATION : Praxagora, Gouvernante de l'Etat !

PRAXAGORA : (*Va vers la fenêtre*) Habitants d'Athènes ! Habitants d'Athènes ! Je vous

- salue et je prie les Dieux de m'inspirer tout ce qui peut vous être utile.
- UNE VOIX : (*Sarcastique*) Les Dieux ne t'ont pas encore inspiré ce qui nous est utile ?
- PRAXAGORA : Qui êtes-vous ?
- LA VOIX : Nous sommes les créanciers.
- PRAXAGORA : Ah ! et que voulez-vous que je fasse encore pour vous ?
- LA VOIX : Que tu penses à ce que nous voulons, comme tu l'as déjà fait pour les membres du conseil. Tu leur as augmenté leur salaire pour t'assurer leurs voix.
- PRAXAGORA : Je n'ai demandé le gouvernement que pour votre bien et votre prospérité.
- LA VOIX : La soi-disant prospérité a été donnée à un certain nombre de gens limités. La fable se répète et toute chose reste comme elle était précédemment.
- PRAXAGORA : Et que demandez-vous maintenant ?
- LA VOIX : Que tu promulgues une loi pour préserver nos biens et condamner tout débiteur qui ne payera pas immédiatement ce qu'il doit.
- PRAXAGORA : (*Etonnée*) Le condamner ?
- LA VOIX : A être brûlé vif !
- PRAXAGORA : Brûlé vif ?
- LA VOIX : Ou pendu.
- PRAXAGORA : Ou pendu ?
- LA VOIX : Ou noyé. Tu n'as que l'embaras du choix et une pleine liberté.
- PRAXAGORA : Oui... une pleine liberté !
- LAVOIX : C'est tout ce que nous demandons et promets-nous de le réaliser.

PRAXAGORA : Je vous promets que j'y penserai et je vous demande de vous en aller calmement.

L'OVATION : Praxagora a promis ! Praxagora a promis !

Ils s'ent vont et le silence renait.

PRAXAGORA : (*Retourne à la chambre*) Ouf !

LA SECRÉTAIRE : (*La regarde*) La sueur te coule du front.

PRAXAGORA : Puissent-ils être, ô Artemis, les derniers à faire une requête !

LA SECRÉTAIRE : (*La considérant*) Je me rappelle le jour où tu préparais le dîner dans la cuisine près du feu, la sueur coulait de ta figure tout comme maintenant.

PRAXAGORA : Voyez-vous cela ?

LA SECRÉTAIRE : Mais ta figure était plus jeune et plus souriante.

PRAXAGORA : (*Inquiète*) Ma figure, maintenant, est-elle moins belle ?

LA SECRÉTAIRE : Je ne dis pas cela...

PRAXAGORA : Apporte les parfums...

LA SECRÉTAIRE : Quoi tu veux te parfumer à présent ?

PRAXAGORA : Oui.

LA SECRÉTAIRE : Hiéronimus, ce jeune général, viendra-t-il aujourd'hui ?

PRAXAGORA : Que veux-tu dire ?

LA SECRÉTAIRE : Rien, n'est-ce pas aujourd'hui qu'il doit venir pour discuter avec toi de l'augmentation de la solde de l'armée ?

PRAXAGORA : C'est vrai.

LA SECRÉTAIRE : Ah, c'est un bien beau héros. Il a l'air sorti de la cuisse d'Arès.

PRAXAGORA : (*Baissant la tête*) Eh, oui.

LA SECRÉTAIRE : (*Souriant*) Il ne ressemble en rien à ton mari Blépyrus.

PRAXAGORA : (*Se tournant vers elle*) Que veux-tu dire ?

LA SECRÉTAIRE : Il est utile à l'Etat.

PRAXAGORA : (*En soupirant*) Oui. Et comme j'ai besoin d'un bras fort !

LA SECRÉTAIRE : Parles-tu en tant que gouvernement ou en ta qualité de femme ?

PRAXAGORA : C'est étonnant ! Qui t'a appris ce langage ?

LA SECRÉTAIRE : Le Philosophe Hippocrate.

PRAXAGORA : (*Se tourne vers la porte*) Oui, oui, oui... Qui sait pourquoi il tarde aujourd'hui ?

LA SECRÉTAIRE : Oh, sûrement il viendra. Il ne peut pas te laisser seule... Tu es l'étoile qui scintille à l'horizon de sa pensée...

PRAXAGORA : C'est une intelligence brillante.

LA SECRÉTAIRE : Oui tu as besoin d'une intelligence et d'un soutien. Tes adversaires augmentent de jour en jour, et cette autre femme se prépare et commence à t'attaquer.

PRAXAGORA : Quelle autre femme ?

LA SECRÉTAIRE : Mais tu sais bien, cette amie du général Hiéronimus, qu'il a abandonnée pour toi.

PRAXAGORA : Que fait aussi cette sotte ?

LA SECRÉTAIRE : Elle n'est pas si sotte que cela. Elle a fort bien compris tes procédés pour arriver au pouvoir et elle les applique : Elle a formé un autre parti de femmes.

PRAXAGORA : La jalousie lui ronge le cœur !

LA SECRÉTAIRE : Elle parle de toi exactement comme tu le fais à son sujet.

PRAXAGORA : Si elle se regardait au miroir, cette maigre dont les cheveux ressemblent à la toison d'un mouton...

LA SECRÉTAIRE : Elle dit que tes cheveux ressemblent à la barbe d'un bouc.

PRAXAGORA : (*Criant de colère*) A la barbe d'un bouc ! A la barbe d'un bouc !

Hippocrate, le philosophe, apparaît. Il peigne sa barbe avec ses doigts. Il entend ces paroles et s'arrête ébahi.....

HIPPOCRATE : Qu'ai-je entendu ?

LA SECRÉTAIRE : (*Vite et embarrassée*) Oh ! rien. Rien... C'est... c'est d'une autre barbe qu'il s'agit.

PRAXAGORA : (*S'avance vers Hippocrate*) Oh ! mon ami le philosophe ! Pourquoi as-tu tardé à venir me voir ? Je suis d'humeur triste aujourd'hui...

LE PHILOSOPHE : Aujourd'hui, où le soleil comble les êtres de sa lumière, et où toi, tu remplis les cœurs de joie...

PRAXAGORA : (*Lui coupant vite la parole*) Comment trouves-tu mes cheveux ?

LE PHILOSOPHE : Leurs tresses d'or brillent aux rayons du soleil.

PRAXAGORA : (*Se tourne victorieuse vers sa secrétaire*) La barbe de bouc !

LE PHILOSOPHE : Qu'ai-je entendu ?

LA SECRÉTAIRE : (*Vite et embarrassée*) Non ! Non ! C'est... c'est une autre barbe.

LE PHILOSOPHE : Praxagora, toute parole sur tes lèvres est comme du miel dans le sein d'une abeille. Il coule doux et délicieux et il y a en lui une nourriture appétissante...

PRAXAGORA : Nourriture appétissante ? Pour la raison ?

LE PHILOSOPHE: Pour le cœur.

PRAXAGORA : Oh ! ces philosophes ! Ils soutiennent que, nous autres femmes, nous possédons toutes les vertus, sauf celle de la raison.

LE PHILOSOPHE: Eh, madame ! Qui vous a dit que la raison soit une vertu ?

PRAXAGORA : Comme c'est étonnant ! Philosophe, c'est toi qui insultes la raison ?

LE PHILOSOPHE: A quoi sert-elle ? Te voilà parvenue au pouvoir sans en avoir eu besoin.

PRAXAGORA : C'est le peuple qui m'a choisie pour mener le char de l'Etat.

LE PHILOSOPHE: Et certes c'est un choix heureux et judicieux. Mais c'est là une autre preuve que le peuple peut bien choisir sans consulter la raison. Si la mauvaise étoile du peuple lui avait donné un grain d'intelligence, il ne t'aurait pas choisie pour diriger l'Etat.

PRAXAGORA : Que veux-tu dire ?

On entend en ce moment des cris et des ovations qui s'approchent...

LE PHILOSOPHE: Qu'est-ce ?

LA SECRÉTAIRE: O Zeus, miséricorde ! Ce sont de nouvelles ovations !

LA FOULE : (*Qui s'est rapproché, de l'extérieur*) Praxagora ! Praxagora !

PRAXAGORA : (*Va vite à la fenêtre*) Peuple d'Athènes ! Je te salue et je demande aux Dieux de m'inspirer ce qui te sera utile.

UNE VOIX : (*Dans la foule*) Tu as fait ce qui nous mène à la ruine !

- PRAXAGORA : Qui êtes-vous ?
- LA VOIX : Nous sommes les pauvres débiteurs.
- PRAXAGORA : Que voulez-vous ?
- LA VOIX : Que tu promulgues une loi qui nous remette nos dettes et condamne tout créancier avide, qui nous réclame n'importe quoi.
- PRAXAGORA : Le condamner ?
- LA VOIX : A être brûlé.
- PRAXAGORA : Ou pendu ?
- LA VOIX : Ou pendu !
- PRAXAGORA : Ou noyé ?
- LA VOIX : Ou noyé, comme tu veux, tu as une pleine liberté...
- PRAXAGORA : Oui, oui... et je vous remercie de cette liberté que vous m'octroyez toujours si généreusement...
- LA VOIX : C'est tout ce que nous demandons.
- PRAXAGORA : J'y penserai. Je vous prie de vous en aller et je vous exhorte à me laisser en paix.
- LA VOIX : Promets-nous d'abord.
- PRAXAGORA : Je vous promets de faire ce qui vous est utile, allez vous-en maintenant.
- L'OVATION : (*De l'extérieur*) Praxagora a promis !
Praxagora a promis !
Les cris s'éloignent et le calme renaît.
- PRAXAGORA : (*Retourne de la fenêtre*) Oh ! c'est un bien dur labeur.
- LE PHILOSOPHE: Pourquoi vois-je cette figure radieuse ternie par la pâleur, comme le soleil que cache l'occident.
- PRAXAGORA : N'as-tu pas entendu ce qu'ils viennent de crier ?
- LE PHILOSOPHE: Ce ne sont que des demandes et tu es bien celle qui peut les satisfaire.

- PRAXAGORA : Vais-je condamner les créanciers à être pendus pour eux ?
- LE PHILOSOPHE : Ou à être brûlés...
- PRAXAGORA : Ferai-je cela ?
- LE PHILOSOPHE : Tu as pleins pouvoirs...
- PRAXAGORA : Comment pourrais-je y parvenir ?
- LE PHILOSOPHE : Tu t'es élevée jusqu'à cette position parce que tu le voulais et tu as demandé le pouvoir pour contenter tout le monde...
- PRAXAGORA : Je condamnerais donc les créanciers en faveur des débiteurs et je condamnerais les débiteurs en faveur des créanciers, ce serait le seul moyen de réaliser leurs ambitions.
- LE PHILOSOPHE : Et ainsi tu contenterais tout le monde.
- PRAXAGORA : Te moques-tu de moi ?
- LE PHILOSOPHE : Ma belle dame ! Les philosophes ont peut-être le pouvoir de se jouer de la vérité, mais ils ne sauraient se moquer de la beauté.
- PRAXAGORA : De la beauté ! Quelle belle expression ! Ah cher Hippocrate, ces paroles me rafraîchissent le cœur mais...
- LE PHILOSOPHE : Mais ?
- PRAXAGORA : (*En soupirant*) Mais ce ne sont que des paroles !
- LE PHILOSOPHE : Puisqu'elles te rafraîchissent le cœur quel mal y trouves-tu pour les appeler "paroles" ?
- PRAXAGORA : Tu as raison. Mais avec cela, à quoi servent les paroles ?
- LE PHILOSOPHE : Elles servent à rafraîchir le cœur si elles sont dites à une femme et à parvenir au pouvoir si elles sont dites à une nation.

- LA SECRÉTAIRE: (*Près de la porte et haut*) Praxagora !
Praxagora !
- PRAXAGORA : (*Se tourne de son côté*) Que veux-tu ?
- LA SECRÉTAIRE: Hiéronimus !
- PRAXAGORA : Hiéronimus ! Vite ! Vite ! Le miroir ! Le miroir !
- LE PHILOSOPHE: Calme-toi. Sois assurée que tu es belle.
- PRAXAGORA : Mais le trouvera-t-il aussi ?
- LE PHILOSOPHE: S'il a des yeux pour voir la beauté.
- LA SECRÉTAIRE: (*en chuchotant, les yeux tournés vers la porte*) Le voici...
- HIÉRONIMUS : (*Il entre et salue*) Praxagora !
- PRAXAGORA : Hiéronimus !
- HIÉRONIMUS : La guerre est sur le point d'éclater !
- PRAXAGORA : La guerre ?
- HIÉRONIMUS : Les Macédoniens ont recommencé à nous provoquer, nous, peuple d'Athènes !
- PRAXAGORA : Ah ! Ne m'effraye pas en me rappelant la guerre.
- HIÉRONIMUS : Avoue donc ta faiblesse.
- PRAXAGORA : (*Embarrassée*) Ce n'est pas de la faiblesse.
- LE PHILOSOPHE: Oui. Ce n'est pas de la faiblesse, c'est de la finesse de goût et de la délicatesse de sentiment.
- HIÉRONIMUS : Tais-toi !
- LE PHILOSOPHE: Comment ? Qui est celui qui me défend d'exprimer ma pensée ?
- HIÉRONIMUS : Moi !
- LE PHILOSOPHE: Qui me contraindra à fermer ma bouche et à emprisonner ma langue ?
- HIÉRONIMUS : (*Montrant son épée*) Ceci !
- LE PHILOSOPHE: Ah ! Oui, oui... c'est une preuve tranchante, mais madame.....

- HIÉRONIMUS : (*à Praxagora*) Permits-tu à cet homme de parler ?
- PRAXAGORA : Je permets à tous les hommes de dire ce qu'ils pensent et de faire ce qu'ils veulent.
- LE PHILOSOPHE: Eh, oui ! C'est la liberté, cette belle liberté sous les ombrages de qui les oiseaux gazouillent, les abeilles butinent, les roses s'épanouissent...
- HIÉRONIMUS : Et les singes bavardent.
- PRAXAGORA : Mon cher Hiéronimus, pourquoi n'accueilles-tu pas de bon cœur tout ce qu'on te dit ?
- HIÉRONIMUS : Accepte donc avec patience ce que diront ces hommes.
- PRAXAGORA : (*Inquiète*) Qui sont encore ces gens ?
- HIÉRONIMUS : (*Se tourne vers la fenêtre et crie*) Soldats !
- UNE OVATION : (*De l'extérieur*) Praxagora augmente nos soldes ! Praxagora augmente nos soldes !
- PRAXAGORA : Ah ! Oh Dieux...
- HIÉRONIMUS : C'est tout ce qu'ils veulent.
- PRAXAGORA : Leur verser les deux tiers du trésor de l'Etat...
- LE PHILOSOPHE: A des hommes qui ne font rien d'autre qu'attendre le moment où deux peuples se querellent.
- HIÉRONIMUS : (*Avec force*) Si cet homme prononce un mot encore...
- PRAXAGORA : Pourquoi t'irriter si vite d'une parole qu'on dit ou d'une idée qu'on expose ?
- HIÉRONIMUS : (*D'un ton entendu*) Nous devons nous entretenir en particulier des affaires de l'Etat...

- PRAXAGORA : Retirons-nous dans mes appartements.
Ils sortent par une des portes.
- LA SECRÉTAIRE: (*Gouailleuse, ferme sur eux la porte puis se tourne vers le philosophe*)
Savez-vous ce qu'il font maintenant?
- LE PHILOSOPHE: Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre.
- LA SECRÉTAIRE : L'épée embrasse...
- LE PHILOSOPHE: La colombe.
Blépyrus entre et derrière lui Chrémès
- BLÉPYRUS : (*Regarde de tous côtés dans la salle*)
Où est ma femme?
- LA SECRÉTAIRE: (*Met son doigt sur la bouche*) Chut!... elle est...
- BLÉPYRUS : Où est-elle ?
- LA SECRÉTAIRE: La tête du gouvernement... elle est maintenant... elle se donne toute entière aux affaires de l'Etat.
- BLÉPYRUS : Je veux la voir sur-le-champ.
Il se dirige vers la porte de la chambre.
- LA SECRÉTAIRE: (*S'interpose entre lui et la porte*) Impossible... les affaires de l'Etat.....
- BLÉPYRUS : Laissez-moi. Je suis le mari du gouvernement.
- LA SECRÉTAIRE: (*Demandant du secours*) A moi philosophe. Dis-lui, parle-lui, convaincle avec ta rare sagacité.
- LE PHILOSOPHE: (*A part*) Toute la valeur de ma rare sagacité ne me sert maintenant que pour cacher des situations honteuses...
- BLÉPYRUS : (*Se tournant vers Hippocrate*) Philosophe, as-tu vu ma femme ?
- LE PHILOSOPHE: (*Montrant la porte de la chambre*) Elle est derrière cette porte. Elle

est toute entière dans les bras
des affaires de l'Etat.

BLÉPYRUS : Ma femme est-elle occupée par une
affaire si sérieuse ?

LE PHILOSOPHE: Ta femme ne sera jamais occupée
par une affaire aussi importante
que celle-la.

BLÉPYRUS : Cette affaire durera-t-elle longtemps ?

LE PHILOSOPHE: C'est une question de tempérament.

BLÉPYRUS : Attendons donc et soyons patients.

LE PHILOSOPHE: C'est la vraie sagesse.

Blépyrus se tourne vers son ami Chrémès

BLÉPYRUS : Assieds-toi Chrémès. Les affaires de
l'Etat doivent passer avant nous.

CHRÉMÈS : Ecoute, Blépyrus, mon ami. Elle t'a
fait grand juge, toi qui n'aurais dû
être qu'un grand bêlier. Au moins
devrait-elle me faire, moi aussi, un
grand... n'importe quoi.

BLÉPYRUS : Elle fera ce qui est dans l'intérêt de
l'Etat.

CHRÉMÈS : Je n'ai que faire de l'Etat. Je crois
même qu'elle ne regarde pas toujours
l'intérêt de l'Etat. Elle a augmenté
tes appointements parce que tu es
son mari. Elle doit élever les miens
parce que je suis l'ami de son mari...

BLÉPYRUS : En tout cas nous ne devons pas être
trop avides, ou demander plus qu'il
n'en faut.

CHRÉMÈS : Voilà qui est merveilleux! Et pour-
quoi ne pas être avides? Elle n'a
laissé aucune femme de son parti et
aucun de ses partisans sans l'avoir
recouvert, comme la poussière couvre

les choses, de ses dons et de ses bienfaits.

BLÉPYRUS

Qui t'a raconté cela ?

CHRÉMÈS

La plupart des habitants d'Athènes s'entretiennent de ces choses. N'as-tu pas entendu les insinuations des partis qui se sont formés pour abattre Praxagora ? Ces partis sont maintenant composés par des milliers d'insurgés, hommes et femmes, qui ont été privés de ses bienfaits.

BLÉPYRUS

Et qui les a privés des bienfaits ?

CHRÉMÈS

Leur éloignement de Praxagora.

BLÉPYRUS

Pourquoi se sont-ils éloignés de Praxagora ?

CHRÉMÈS

Il n'est matériellement pas possible à tout le monde de s'approcher d'elle, et d'être considéré comme un de ses amis ou de ses partisans.

BLÉPYRUS

Ce sont des mensonges ! Je connais ma femme mieux que toi. Praxagora ne se donne jamais, ni à ses amis, ni à ses partisans. Elle est l'honnêteté faite femme. Son gouvernement est un gouvernement juste. La pauvre se donne corps et âme à l'Etat. Regarde..... la voici derrière cette porte plongée dans le sein des affaires..... les affaires grandioses et les actes honorables.

LE PHILOSOPHE: (*Rit malgré lui*) ???

BLÉPYRUS :

Qu'est-ce qui te fait rire, philosophe ? Sermonne mon ami et parle-lui de ces choses et que ta rare sagacité le convainque.

LE PHILOSOPHE:

Laisse ma rare sagacité en paix.

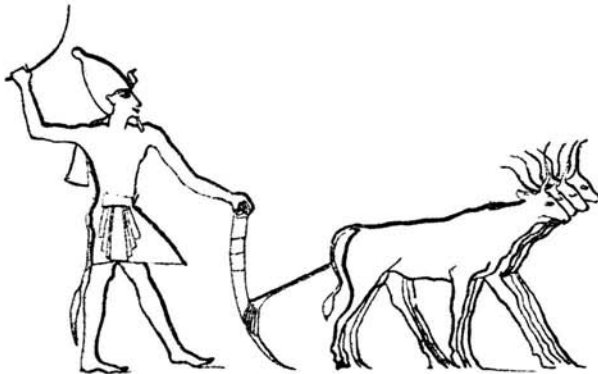
- BLÉPYRUS : Dis-nous ton avis sur Praxagora.
- LE PHILOSOPHE: Belle comme Aphrodite! On dirait qu'elle est née dans une coquille d'huitre perlière.
- BLÉPYRUS : Je veux dire ton opinion sur son gouvernement.
- De clameurs qui s'approchent de plus en plus se font entendre.
- LE PHILOSOPHE: Ecoute.
- L'OVATION : (*A l'extérieur*) A bas Praxagora!
A bas Praxagora!
- LA SECRÉTAIRE: (*Court effrayée vers la fenêtre*) Oh! Dieux!
- BLÉPYRUS : (*Inquiet*) Oh Zeus!
- CHRÉMÈS : (*S'approche de son ami*) Oh Aritmis!
- Praxagora sort seule de la chambre et court vers la fenêtre.
- PRAXAGORA : D'où viennent ces clameurs ?
- LA SECRÉTAIRE: (*La regarde*) Une foule, comme une mer déchaînée.
- L'OVATION : A bas le gouvernement de Praxagora!
Renversons Praxagora!
- PRAXAGORA : (*Effrayée et embarrassée*) Malheur à moi... malheur à moi... je ne peux parler à toute cette foule.....
Hiéronimus apparaît à la porte de la chambre.
- HIÉRONIMUS : Est-ce un autre parti qui te fait de l'opposition ?
- PRAXAGORA : Oh... Je ne sais pas comment les partis naissent maintenant en si grande quantité et de tous côtés... (*Cache sa figure dans ses mains*).
- LE PHILOSOPHE: Comme les boutons sur un beau visage...

- HIÉRONIMUS : Et qui leur a permis de naître?
LE PHILOSOPHE: Un dérangement intérieur!
HIÉRONIMUS : Oui, et le remède est bien facile. Il leur faut un purgatif qui nettoie et purifie. Laissez-moi le soin de cela. *(Il se hâte d'aller vers la fenêtre)*
PRAXAGORA : *(Se tourne vers lui en criant)* Hiéronimus! Hiéronimus! Que veux-tu faire? Que veux-tu faire?
HIÉRONIMUS : Femme, reste dans ta chambre.

FIN DU DEUXIÈME ACTE

TEWFIK EL HAKIM

traduit de l'arabe par N. Costandi

(à suivre)

Travaux manuels

d'expression libre⁽¹⁾

ÉDUCATION CRÉATRICE

“Sont utiles et belles les choses qui révèlent l'accord entre les exigences de la matière et celles de l'esprit”.

.....
“Ce n'est pas seulement par son cerveau, mais par sa main, que l'homme est le plus intelligent des êtres”.

Anaxagore.

Au même titre que le dessin, le travail manuel doit avoir pour but de laisser l'élève s'exprimer librement, selon sa conception et sa représentation proprement enfantines.

Illustration de contes, de légendes ou de rêves, au moyen de découpage et collage de papiers de couleur, de modelage, de gravure sur bois ou linoléum, quelle que soit la matière employée, il s'agit beaucoup moins de reproduire un objet particulier que d'exprimer une idée, un sentiment, une image. Et, si dans certaines écoles d'avant-garde, — celle des Roches (2),

(1) Voir les précédents articles de la même série, déjà parus dans la “Revue du Caire”; “Auto-instruction et Ecole active”, No. 122, Sept. 1949; “Culture physique et mimique rythmique”, No. 111, Juin 1948; “Langue maternelle et poésie”, No. 116, Janv. 1949; “Dessin d'expression libre”, No. 120, Mai 1949.

Restent encore à paraître: “Chant, musique et théâtre enfantin”; “Auto-discipline et Ecole nouvelle”; “Conclusion”

(2) à Verneuil, sur Avre (Eure). France.

par exemple — le travail manuel est considéré comme une branche d'enseignement portée au programme, deux après-midi par semaine, par contre aux Internats rénovés de Vienne, on recourt à lui en tout temps et on l'envisage comme un enrichissement de la méthode générale. Il n'est pas limité à certaines heures et s'accomplit parfois dans la classe aussi bien qu'à l'atelier.

Depuis qu'ils ont été introduits dans les "Écoles Nouvelles" de France ou de l'Étranger, il y a près d'un demi-siècle, les travaux manuels ne sont plus regardés comme un luxe ou un passe-temps inutile, mais bien plutôt comme un moyen de développer l'intelligence pratique de l'enfant — contre-poids au développement de son intelligence livresque. Et par combien d'autres qualités actives ils contribuent à l'éducation intégrale, étant aussi nécessaires à la formation de l'élève que les plus utiles des exercices scolaires. Le choix des outils, le choix du matériel, la propreté, l'exactitude, le goût, le souci du résultat à obtenir, l'assouplissement de la main. Et je dirais volontiers qu'un durillon bien gagné dans une main d'enfant a autant de valeur qu'un bon devoir.

Que d'avantages encore ! En habituant l'enfant à bien voir, à porter son attention sur les détails, les travaux manuels donnent une forme sensible et précise à sa pensée. En associant l'action musculaire à l'effort cérébral, ils favorisent l'équilibre nerveux. En obligeant l'enfant à concevoir d'avance ce que sera l'objet qu'il compte fabriquer, ils stimulent son esprit d'invention, et par de nombreuses associations d'idées augmentent ses connaissances générales.

Ainsi seront exercées, d'une façon naturelle, dans la joie du travail libre, des fonctions psychologiques trop souvent tenues en bride par le travail scolaire obligatoire. Je pense, en récapitulant ce que je viens

de mentionner, à l'observation et à l'imagination, à l'association et à l'adaptation, sans oublier la réflexion et la coordination mentale que suscitent l'élaboration et l'exécution d'un plan, médité d'avance.

Autant de moyens d'exercer un groupe d'enfants à une activité mûrement concertée. Et le temps soi-disant perdu au travail manuel — préjugé entre tant d'autres — paraît plutôt du temps gagné — un gain net pour la vie.

Qu'il soit associé au dessin, sous la forme du modelage, ou à l'enseignement des sciences — confection d'appareils —, qu'il soit réglé d'une façon plus occasionnelle sur les saisons ou les besoins du moment — jardinage, élevage, aménagement des classes, réparations et entretien — le travail manuel développe aussi chez l'enfant des qualités morales ou sociales, contribuant à former son caractère, ne serait-ce que la sincérité à reconnaître qu'un objet est bien fait ou mal fait la patience, la persévérance et l'assurance dans la bonne voie entrevue, la saine émulation vis-à-vis de soi-même ou des autres, établie sur une base solide et des résultats tangibles, la juste appréciation du travail, l'estime du travailleur, le sens de l'“entraide” et de la solidarité humaine.

*
* *

A l'École des Roches, où l'on se défie avec raison de toute pédagogie trop systématique, c'est un éclectisme de bon aloi qui préside à la pratique des travaux manuels, considérés tour à tour sous l'angle de l'agrément, de l'utilité, de l'art ou de l'éducation.

Que de fois certains anciens élèves viennent scier et raboter pour leur plaisir au pavillon de menuiserie, ajustant les planches d'un buffet ou les montants d'une armoire. L'un d'eux s'est construit un petit canoë

pour pagayer sur la Seine. Un autre qui s'occupe de l'élevage des poules a confectionné lui-même les longues cages dont il avait besoin ainsi qu'une balance à œufs et un appareil d'agrandissement pour son laboratoire de photographie. Et ce jeune industriel montrant avec fierté le grand meuble à tiroirs qu'il a imaginé pour contenir ses outils : tiroir de menuisier, tiroir de l'électricien, tiroir du plombier ; il a installé chez lui la lumière, les sonneries, et il fait lui-même toutes les réparations.

En voilà un qui sera heureux en ménage ! Travail manuel qui est un passe-temps pendant la saison-morte ; joie de se "faire la main" dans un métier qu'on pratique en amateur ! satisfaction d'accroître sa propre valeur technique et aussi... sa valeur d'homme.

Passe-temps où l'utile se mêle à l'agréable "petit panache piqué sur le bonheur familial", écrit Georges Bertier, "plaisir de rendre de multiples services à ceux qu'on aime, voilà ce que le travail manuel a donné à la plupart de nos élèves et j'estime que ce n'est pas peu de chose".

Quand le directeur des Roches, sans aucune malice, demande un travail obligatoire pour les juristes, les philosophes, les... politiciens..... aussi bien que pour les industriels, les colons, les agronomes, il insiste sur l'apport de "réalisme" que fournirait le travail manuel à leur culture générale ou à leur formation professionnelle.

Et il explique que l'éducation trop "intellectualiste" de l'école traditionnelle crée peu à peu chez les élèves un certain scepticisme, plus ou moins conscient — plus ou moins débilitant — auquel ils pourraient échapper par un contact direct et continu avec les réalités de la vie pratique. "Ce dont le monde est

fait" (1), écrit-il, "c'est d'êtres et de choses qui ne se laissent pas modeler par les mots, mais par le dur travail du cerveau ou de la main". Et plus se heurtent, au cours des études, les opinions opposées, plus se multiplient les contradictions, les abstractions, plus le travail manuel peut être salutaire en permettant aux élèves des classes supérieures de maintenir le contact avec les "données" matérielles, si indispensables aux recherches de l'esprit, théories ou découvertes.

Quant aux élèves des classes inférieures, c'est en regardant et en observant qu'ils apprennent à penser. Et comme l'œil ne se promène pas seulement à la surface des choses, mais voit de quoi elles sont faites, les mesure et les estime, il devient une sorte de toucher à distance, acquérant une sûreté analogue à celle de la main. Ce sont donc, outre le dessin et le modelage, les travaux manuels pratiques à la portée de l'enfant — menuiserie, vannerie, reliure, préparations scientifiques, dissections, etc — qui peuvent contribuer efficacement à cette éducation de l'œil et de la main, d'autant plus que dans tous ces travaux la précision est de règle — parfois au millimètre — et qu'un échec certain aura vite fait de sanctionner l'à peu près, le manque d'observation, l'insuffisance de contrôle.

Constructions en mastic, en carton ou en bois pour mieux comprendre la géométrie dans l'espace — j'entends bien constructions faites par tous les élèves et non par les plus habiles ou par le maître. Travaux d'arpentage avec les petits, levers de plans avec les plus grands, pour mieux savoir interpréter une figure et vraiment "voir" dans l'espace. Her-

(1) Georges Bertier: l'Ecole de Roches. (Editions du Cerf-Juvisy).

borisation, chasse aux coléoptères et aux papillons, brassées de plantes et de fleurs, spécimens de bourgeons, que les enfants, devenus naturalistes, rapportent à leurs laboratoires pour les reconnaître, les classer, les étudier, examinant parfois au microscope la coupe d'une tige, d'un collet ou d'une racine. "Learning by doing". Instruction par l'action. Si l'on oublie vite ce qu'on apprend, on n'oublie presque jamais ce que l'on trouve soi-même. Et je me demande ce que peut être — sinon du pur verbiage — un enseignement des sciences qui ne reposerait pas sur la vue directe des phénomènes naturels et la manipulation préalable des spécimens étudiés.

D'ailleurs les sciences expérimentales ne sont pas les seules à tirer profit du travail pratique des élèves. Il n'est aucun cours d'histoire, de géographie ou de lettres qui n'ait intérêt à faire appel à la collaboration d'un atelier où revivront, d'une façon plus sensible sous les doigts de l'enfant que par la parole du maître, les civilisations d'autrefois ou des pays lointains. Je pense à la reconstitution de l'ancienne navigation maritime, réalisée dans ces deux cents bateaux de modèle réduit, si habilement sculptés par M. Jean de la Varenne qui demeure près de l'École des Roches et ne croit pas déchoir en initiant les élèves aux finesses de la sculpture et de la peinture sur bois. Bateaux de l'histoire ou de la légende, l'Argo de Jason voguant vers la Toison d'or, la barque de Caron sur le Styx, la nef de Tristan et d'Yseult. Bateaux de toutes les époques et de tous les styles, le trirème et la jonque, la galère et la gondole, la caraque et le voilier. Les caravelles à quatre mâts — celle de Christoph Colomb entre autres — parlant à l'imagination de l'enfant des flottes disparues. Et parallèlement à ces vaisseaux de jadis, des modèles de chars et d'attelages, figurant l'histoire de la locomotion terrestre à

travers les âges, et fabriqués à l'atelier de menuiserie des Roches par des garçons de 10-13 ans. Que sais-je encore ? Les travaux d'Hercule, les dieux de l'Égypte, les donjons du moyen âge, les armées romaines qu'ont représentés, sous la conduite d'un artiste, des enfants, devenus poètes, comme s'ils concrétisaient un rêve — penchés sur leurs établis — au moyen du ciseau, de la varlope et du pinceau.

Qu'il s'agisse de travaux manuels de laboratoire, de travaux de plein air — jardinage, élevage etc... — de travaux d'atelier — tricot, "rafia", découpage, vannerie, modelage, pour les petits ; menuiserie, reliure, poterie, tissage, cuir repoussé, gravure sur bois, pour les plus grands — l'adaptation précise des mouvements à leur but peut donner à l'enfant ou à l'adolescent une confiance en soi, une aisance, une assurance qui manquent souvent à l'intellectuel pur. Et si l'on tient tant à ce que chaque élève des Roches passe six heures par semaine (trois après-midi) dans un atelier, c'est parce qu'un résultat évident des travaux manuels sera de donner à la main, au bras, au corps tout entier assez de souplesse et d'adresse pour que l'initiation à l'un de ces travaux confère de l'habileté pour la plupart des autres. Tel que le jeune artisan à ses débuts, sans toutefois se préparer comme lui à un métier déterminé, l'enfant se heurtera aux lois et aux résistances de la matière, et son art sera d'autant plus sincère que la difficulté à vaincre aura été plus grande et plus durable.

Et dans ses travaux proprement artistiques, préservé du dilettantisme par une saine discipline et connaissant exactement ses possibilités, avec quelle satisfaction profonde il pourra se livrer à la joie créatrice dans la mesure de ses dons et dans l'amour du beau. Je pense à certaines réalisations, entrevues aux Roches, comme ce "Chemin de Croix", traité en vitrail par

un grand élève, cette reliure de vieilles chansons françaises et surtout cette "Frise de la Jungle" en papiers colorés, puis découpés et collés sur carton, travail collectif résultant de nombreux croquis rapides, pris par les élèves dans la demi-lumière du cinéma de l'école, pendant que sur l'écran passaient au ralenti plusieurs films de la jungle. Facture preste sans être expéditive, animation vivante, colorations harmonieuses, sens poétique de la réalité qui transfigure la représentation des choses en un ensemble de beauté.

*
* *

Aux "Internats" de Vienne, organisés en 1920 sur le modèle des "Écoles Nouvelles", le travail manuel est plus étroitement lié au travail scolaire et on le considère, non pas comme un adjuvant — ce qui est le cas aux Roches — mais comme partie intégrante du programme d'enseignement. Et par le fait que ces six Internats sont en réalité des Écoles Nouvelles publiques, ils ont pu généraliser certaines initiatives, restées jusque là isolées dans quelque classe de lycée ou d'école privée. Je me rappelle avoir assisté jadis à une leçon de physique au lycée Henry IV, de Paris, et avoir constaté que le professeur faisait construire par ses élèves la plupart des appareils dont ils se servaient pour leurs expériences. Voilà, certes, de l'excellente pédagogie, réalisée longtemps avant son application sur une vaste échelle dans les classes des Internats viennois où la leçon de physique est toujours une leçon de laboratoire — non d'amphithéâtre — où les élèves du cours moyen manipulent et expérimentent par groupes de 3-4 autour de la flamme de gaz ou du robinet d'eau courante. Et les appareils qu'ils construisent : spectromètres, polariscopes, etc... sont toujours aussi simples que possible. Quoi de plus rudimentaire, en

effet que les premiers appareils à l'aide desquels Volta, Dalton, Gay-Lussac, Arago ont fondé la physique moderne ?

Dans les ateliers de dessin, de travaux manuels ou aux laboratoires, les élèves du degré supérieur dessinent, projettent et fabriquent des leviers, des rouleaux, des siphons. Très approximativement, ils arrivent même à faire tant bien que mal des thermomètres, des aéromètres, des baromètres, des irrigateurs et des petits distillateurs. En électricité, des condensateurs, des galvanomètres et des transformateurs. Lors de ma visite à l'Internat de Breitensee ils construisaient des manomètres et la semaine suivante, je les trouvais réunis, en pleins débats, autour d'une pile qu'ils préparaient eux-mêmes.

Deux partis s'étaient déjà formés sur la question de savoir si l'hydrogène de la pile, au passage du courant électrique, irait au pôle positif ou au pôle négatif. Chacun restait sur ses positions et c'eût été un vrai combat de coqs sans le maître qui se tenait à l'arrière-plan pour intervenir au bon moment, suscitant un échange de vues parfois très captivant. Et quelle joie sur tous les visages quand on donna le courant et jaillit l'étincelle, montrant à quel pôle allait réellement l'hydrogène. Jolie façon de "sublimier" ainsi vers un but élevé de culture scientifique un instinct combatif si naturel à cet âge, et de s'assurer que l'enfant possède une question, non du dehors, mais du dedans — la véritable instruction n'étant ni audition ni mémorisation, mais compréhension, c'est-à-dire — comme le mot l'indique — une véritable possession.

*
* *

En visitant les Internats de Vienne où s'affrontent deux conceptions différentes des travaux manuels, l'une technique, l'autre éducative, je me suis demandé

ce qu'en pensaient les précurseurs, depuis la Renaissance.

Pour Rabelais, il suffit que Gargantua observe autour de lui les artisans à leurs métiers, les lapidaires et les orfèvres, les alchimistes et les monnayeurs, les "tissotiers" et les veloutiers. Tout au plus, les jours de pluie, ferait-il bien d'accomplir quelque besogne utile : "Après disner, il demouroit en la maison, et par manière d'apotherapie s'esbatoit à boteler du foin, à scier du bois, à battre les gerbes en la grange".

Pour J.J. Rousseau, il faudra qu'Émile apprenne à exercer quelque peu les métiers qu'il observe. "Au lieu de coller un enfant sur des livres, si je l'occupe dans un atelier, ses mains travaillent au profit de son esprit ; il devient philosophe et croit n'être qu'un ouvrier" ... "En le promenant d'atelier en atelier, ne souffrez jamais qu'il voie aucun travail sans mettre lui-même la main à l'œuvre".

Et l'on sait que Rousseau a emprunté cette idée à Locke, qui recommande, en fait de travaux manuels, le jardinage, la menuiserie, la poterie, la serrurerie, le vernissage, la gravure, le polissage des lentilles. D'ailleurs — il faut le dire — Rousseau n'envisage pas le travail manuel du seul point de vue matériel ou social. "Ne nous arrêtez pas à voir ici l'exercice du corps et l'adresse des mains de votre élève ; mais considérez quelle direction nous donnons à ses curiosités enfantines ; considérez le sens, l'esprit inventif, la prévoyance ; considérez quelle tête nous allons lui former".

Pour Pestalozzi, moins théoricien et qui a pu réaliser son idéal pédagogique au château d'Yverdon, les travaux manuels seront à la fois pratiques et éducatifs. "Les élèves composent d'imagination, dessinent et fabriquent parfois eux-mêmes les outils et ustensiles dont ils désirent faire usage", écrit M.A. Julien, après deux mois de séjour chez Pestalozzi.

“Plusieurs d’entre eux vont travailler en ville chez des menuisiers, des tourneurs, des mécaniciens, des horlogers”. Et comme s’il pensait à certains maîtres qui d’emblée recourent à la technique d’un métier bien avant que leurs jeunes élèves en éprouvent le besoin, l’auteur a soin d’ajouter : “L’objet que se propose l’Institut n’est point d’enseigner quelque branche d’industrie isolée, mais de poser la base générale de l’esprit d’industrie, fondé sur le développement des facultés”.

Pour Paul Robin, fondateur de l’orphelinat de Cempuis (Oise), qui dura de 1880 à 1894, “il s’agit écrit M. Gabriel Giroud (1) “de faire acquérir aux enfants une adresse générale de la main et une sûreté de coup d’œil — utilisables plus tard dans tout métier manuel — beaucoup plus que leur faire commencer dès leur jeune âge l’apprentissage d’un métier déterminé”. Aux exercices de tressage, de tissage et de découpage en papier pour les petits, on ajoutait à Cempuis le modelage de l’argile et de la cire, le tricot et la couture, pour les garçons aussi bien que pour les filles, les travaux de ménage et de jardinage, comme l’épluchage des légumes et des fruits, l’enlèvement des cailloux, l’arrachage de la mauvaise herbe. Et en plus de ces travaux pratiques, d’une utilité immédiate, les élèves du cours moyen fréquentaient régulièrement les ateliers (2) de l’école, à raison d’une heure

(1) “Cempuis”. Paris 1900.

(2) Voici la liste de ces ateliers de Cempuis: Agriculture et travaux de ferme; horticulture et apiculture; couture et lingerie; cordonnerie; blanchissage et repassage; cuisine et soins du ménage; boulangerie; maçonnerie et terrassements; menuiserie et charpenterie; vitrerie; serrurerie; zinguerie et plomberie; mécanique et ajustage; modelage, moulage et sculpture; imprimerie et clichage; lithographie; photographie; reliure, cartonnage, encadrements; dactylographie; travaux divers et occasionnels (vannerie, rempaillage de chaises, etc).

et demie par jour. Et pour que ce "préapprentissage" soit plus efficace, chaque enfant, d'après un roulement établi, "papillonnait" dans chaque atelier pour s'y essayer pendant un mois, depuis sa huitième jusqu'à sa quinzième années, âge moyen de passage dans le cours supérieur où les élèves commençaient à se spécialiser dans un métier, choisi par eux d'après leurs goûts et leurs aptitudes.

En somme, notre rapide tour d'horizon — simple regard dans le passé — nous a permis de trouver une certaine parenté d'idées, de projets, de réalisations, entre les principaux promoteurs de la pratique scolaire des travaux manuels. Et qu'ils soient utilitaires, comme le jardinage, pratiques, comme par exemple la menuiserie, artistiques, comme le modelage, ce n'est pas sous l'angle de la formation professionnelle, mais sous celui de l'éducation humaine, que les travaux manuels de la seconde enfance ont été considérés par les précurseurs de l'école "active". Cela est si vrai qu'à maintes reprises nous voyons ces derniers insister sur le sens et la valeur pédagogiques de ces travaux, qui rapprochent l'enfant du monde concret, répondent à son besoin d'activité, en lui donnant l'occasion de travailler de son corps et de ses mains. Bien plus Rousseau ne met-il pas l'accent sur "l'esprit inventif" que peut développer chez l'enfant le travail manuel — "l'esprit d'industrie", tel que l'entend aussi Pestalozzi, et qui est à la base de tout progrès dans n'importe quel métier.

D'autre part, quand Paul Robin réserve deux heures par jour aux "occupations libres", il n'entend que les arts d'agrément puisqu'il mentionne "la photographie, la peinture et la musique". Nulle place encore chez lui, pas plus que chez Pestalozzi, pour les travaux manuels d'expression libre, qui n'apparaîtront que quelques années plus tard, dans l'orga-

nisation de l'“Ecole de travail”, puis s'épanouiront dans certaines “Ecoles Nouvelles”, dans plusieurs “Internats de Vienne” et dans les “Instituts Bakoula” de Prague.

*
* *

Pour Georges Kerschensteiner fondateur de l'“Ecole du Travail”, à Munich, en 1905, l'activité créatrice — production d'œuvres personnelles — diffère totalement de l'activité mécanique et des œuvres d'imitation.

“Le tout premier travail de l'enfant en bas âge” écrit-il, “est instinctif, réflexe, mécanique, jusqu'à ce qu'il ait atteint un certain degré de force productive. Jour par jour, de nouvelles représentations éveillent de nouveaux sentiments, et toujours par le travail productif intérieur, l'enfant apprend peu à peu à se connaître lui-même, sans risquer d'interrompre le jeu de l'activité créatrice, en remplaçant celle-ci par l'activité d'imitation”.(1)

C'est donc la faculté d'“expression qu'il importe avant tout de développer chez l'enfant. “Et c'est seulement quand l'élève aura acquis une sûreté suffisante dans l'emploi des moyens d'expression qu'on pourra laisser le champ libre à sa propre initiative” ... “Chacun sait que la concentration de l'attention est infiniment plus difficile aux enfants qu'aux adultes, et cependant aucune éducation n'est possible sans l'“intégration” de multiples efforts, infiniment petits et toujours dirigés dans le même sens par l'attention volontaire”. D'où vient, se demande l'auteur, que certains enfants se refusent à exécuter des travaux manuels, s'ils ne peuvent le faire qu'imparfaitement ? “L'orientation que prend notre caractère”, répond-il,

(1) “Begriff der Arbeitsschule” Ed : Leipzig.

“dépend souvent de la manière dont nous accomplissons notre tâche” ... “Toute œuvre abandonnée, toute entreprise inachevée, tout travail superficiel, fait à moitié, découragent notre volonté” ... “Aussi longtemps que l'enfant joue, il ne lui est pas seulement permis d'ébaucher, c'est pour lui une nécessité, car dans le jeu son activité relève de son imagination tandis qu'à l'école où le jeu se transforme en travail, c'est de sa réflexion et de son jugement que dépend son activité manuelle, dont le but — représenté par le produit du travail — n'est plus symbolique, mais réel” ... “Dessin, modelage, constructions en carton ou en bois, autant de moyens d'expression qui sont au service de l'attention volontaire dans la mesure où un entraînement discipliné aura habitué l'élève à trouver pour chaque idée et pour chaque forme l'expression convenable” ... “Peu importe ce que nous ferons exécuter à nos élèves, par quelle technique nous développerons leur habileté manuelle et leur faculté d'expression. Tout ce qu'il faut exiger, c'est que les techniques choisies contribuent à développer chez l'enfant une précision toujours plus grande qui puisse être contrôlée par des moyens appropriés”. Avec quelle ténacité, jusque dans ses distinctions les plus arbitraires, par quelle lourde documentation difficile à traduire, l'auteur insiste sur ces exigences de précision, d'attention et d'effort, indispensables d'après lui à la maîtrise de ce moyen d'expression qu'est le travail manuel.

Dans une juste critique de cette technique d'expression minutieusement “dirigée” — activité mécanique préluant à l'activité créatrice — M. Adolphe Ferrière (1), de Genève, se demande si l'acquisition d'une technique, quelle qu'elle soit, ne risque pas

(1) “ L'Ecole Active ” Ed. Forum. Paris.

d'étouffer l'intérêt vivant de l'enfant. "Même si la joie au travail est intacte, écrit-il, — l'ambiance de l'école "active" pouvant créer des stimulants favorables — il est à craindre qu'une exigence psychologiquement prématurée aille à fin contraire du but qu'on se propose" ... "Il pourra arriver que des enfants de 8-10 ans aient l'esprit d'imitation assez développé", l'attention assez soutenue, "la volonté de réussir assez tenace, pour affronter des activités d'ordre technique, mais combien d'autres ne présenteront aucune prédisposition pour une activité systématique" ... "Que l'école cesse donc d'être le lit de Procuste des jeunes âmes", en accordant plus d'importance "aux différences individuelles entre les élèves, aux variations du rythme de la croissance et de la vitalité", d'un individu à l'autre ou "chez un même individu".

"Que l'échelle des techniques subsiste ; que l'élève sache qu'il ne fera ceci, dont il a envie, que lorsqu'il aura réussi cela, qui en est l'étape préalable. Mais ceci compris, qu'il soit libre d'obéir à son inspiration".

Et de mon côté, préférant les faits aux théories, je pense à la "liberté de choix" que Mme. Montessori, en créant son matériel, a su associer à une technique parfaitement définie. Je pense à la "liberté d'expression" que Cizek a su concevoir comme capable de créer spontanément la technique elle-même ou tout au moins le désir de la posséder. Que dans son temple d'art enfantin il stimule ses élèves, offrant mille suggestions à leur expression linéaire ou plastique — dessin ou travaux manuels — c'est à développer les dons de chaque enfant qu'il s'ingénie, à aider chaque enfant à trouver librement en lui-même ou hors de lui-même ses propres moyens d'expression.

Dans plusieurs classes "expérimentales" de Vienne, où les techniques libres de Cizek furent adoptées dès le premier jour de la réforme scolaire, les travaux manuels "s'intègrent" dans l'enseignement général dont les différentes matières gravitent autour des mêmes centres d'intérêt. Et dans la mesure du possible, c'est toujours en observant directement les choses, en les associant dans le temps et dans l'espace, en les mesurant, les dessinant, les modelant ou les reconstruisant, que les élèves s'initient à la connaissance concrète de leur entourage immédiat, de la vie locale et du pays natal. Que d'activités manuelles liées organiquement au travail intellectuel peuvent ainsi éveiller l'intérêt de l'enfant et mieux capter son attention que les données livresques. Pendant que l'élève, dans ses heures d'"occupations libres", construit en petit un village lacustre dont il a tracé lui-même le plan, en marge de son cahier d'histoire — huttes sur pilotis, faites en bois et en paille — que de questions se posent à son esprit sur la vie des hommes primitifs, sur leur façon de chasser, de se vêtir, de se nourrir — questions dont il n'aurait peut-être pas eu la moindre idée et qui l'amèneront peu à peu à compléter sa documentation personnelle pour parfaire son œuvre en re-voyant certains détails (1).

Dans l'un des Internats publics, celui de Wiener — Neustadt, l'enseignement des travaux manuels m'a paru nettement orienté vers le préapprentissage et la préparation professionnelle. Groupement des élèves par équipes, technique rigoureuse, facture exacte, mesures précises, tout semble répondre à la consigne de Kerschensteiner : activité manuelle soigneusement "contrôlée", en vue de l'effort créateur. Confection

(1) Voir d'autres exemples dans "Educateurs nouveaux" 3^e, 5^e chapitre) - (Nos. 75 et 94) de la "Revue du Caire".

d'objets en bois, d'usage courant. Tabourets, coffrets, étagères, dont la forme rationnelle sera trouvée par les élèves, au cours d'une séance de discussion où l'on examinera la fonction de ces divers objets. S'il s'agit par exemple d'une chaise, qui doit servir de siège à dossier, on établira en commun le plan côté des différentes parties de ce meuble, leur forme, leurs dimensions ainsi que le choix des matériaux à employer. Et c'est munis de ce précieux document — projet "raisonné" d'une œuvre à réaliser — "la pensée même des travaux manuels" — que les élèves, par groupes de quatre à cinq, passeront à l'exécution, selon les règles du métier. Et l'orientation professionnelle y trouvera son compte, bien qu'une trop grande exigence dans la précision soit, au dire de Ferrière, "prématurée" et ne corresponde guère au degré de l'évolution psycho-génétique de l'enfant.

Par contre, à l'Internat de Breitensee, le principe de Cizek "expression libre et spontanée" est largement appliqué aux travaux manuels qui sont considérés sous l'angle éducatif — et non technique — par la plupart des maîtres.

Les élèves commencent par des travaux individuels ou collectifs de cartonnage. Collage de papiers de couleur sur de grandes frises fixées aux murs. Figures ou paysages découpés parfois directement avec les ciseaux sans rien dessiner, comme si certains de ces enfants viennois avaient le génie des formes au bout des doigts. Composition libre dans la salle de dessin, pendant une année, puis dans l'atelier de modelage, figuration en terre glaise d'animaux ou de plantes, de scènes historiques, légendaires ou imaginaires. Et la marge est immense qui va du réel au burlesque, et dont s'accommode toute la fantaisie de l'âme enfantine. Plus tard, à l'âge de 12-14 ans, les élèves traitent des sujets du même genre au moyen

de la sculpture sur bois et, comme travaux pratiques, ils s'exercent à la reliure de leurs livres et de leurs albums. En menuiserie, ils confectionnent leurs casiers et leurs étagères sans qu'on exige d'eux, surtout au début, les qualités d'exactitude du professionnel, sans qu'on leur impose ce qu'on n'oserait même pas demander à l'artisan ou à l'artiste, pour qui telle image n'est qu'"approchée", telle expression n'est d'abord qu'ébauchée, mais déjà toutes pénétrées l'une et l'autre d'émotion créatrice.

Ce qui compte ici, m'a-t-on souvent répété, comme si je n'en étais pas convaincu depuis longtemps, c'est que l'enfant puisse manier n'importe quelle pâte — carton, papier, glaise, bois — exercer son initiative dans n'importe quel travail au niveau de ses forces, sans crainte d'avancer à tâtons, de procéder graduellement par retouches successives, jusqu'à ce qu'il se sente capable, en obéissant de lui-même à certaines règles, d'exprimer par une technique personnelle toute la perfection extérieure de certaines formes ou toutes la vérité de son rêve intérieur.

*
* *

En ce qui concerne la psychologie génétique, répétons à notre tour qu'au niveau "*actif*" où se trouve l'enfant d'âge scolaire, son intelligence ne fonctionne pas abstraitement, sur le plan des idées, bien que les processus mentaux soient déjà impliqués dans l'activité sensori-motrice. Qu'on pense, par exemple, aux nombreux problèmes d'arithmétique que résolvent tant d'élèves par des formules apprises par cœur, et sans être encore capables de saisir le mécanisme logique, aboutissant à la solution. Et ce qui est vrai du raisonnement l'est aussi des autres fonctions mentales, faisant déjà partie du dynamisme conscient, mais

subordonnant leur activité aux différents niveaux — sensoriel, actif, affectif, rationnel — du développement de l'enfant et de l'adolescent.

Combien la mémoire est plus sûre, au niveau actif, l'imagination plus souple et plus vive, si leurs données sont concrètes. Combien l'association d'intérêts concrets à l'étude facilite l'acquisition des connaissances, d'autant plus, qu'ils se réalisent en action et en activité motrice par l'adjonction aussi étendue que possible des travaux manuels éducatifs, c'est-à-dire associés à la culture générale — et non pas conçus comme une préparation professionnelle. Et si au début on les fait dépendre du dessin, que celui-ci soi plus expressif qu'imitatif, et visant à l'activité conjugée des deux mains pour mieux permettre à l'enfant la représentation objective — à trois dimensions — du monde réel où nous vivons. Et, à ce point de vue, combien sont préférables aux simples illustrations, souvent copies, et dessinées — en surface — sur du papier, les réalisations plastiques du modelage — en élévation et en profondeur, — les constructions en carton pâte ou en bois, dont les effets psychologiques semblaient fonctionnellement si importants à Decroly qu'il, se servait du modelage, avant le dessin, pour enrichir la conscience sensorielle de ses élèves.

D'autre part, l'habileté que montrent tant d'enfants dans leurs travaux manuels d'expression libre — expression d'une idée ou d'un sentiment tendant à s'extérioriser dans une forme et une substance — la vivacité d'esprit qu'ils apportent à leurs constructions rudimentaires, convenant si bien à leur mentalité primitive, la joie qu'ils mettent à certains ajustages en bois ou en métal, tout cela devrait persuader les éducateurs comme les psychologues qu'à ce stade de l'évolution enfantine où les réflexes actifs paraissent les plus sûrs, c'est à des travaux basés sur l'activité

pratique que l'intelligence trouverait son exercice le plus normal et le plus utile.

Je pense à cette souricière que me fabriqua un garçon de dix ans avec un vieux bidon à essence et des lames de fer blanc, à ce moulinet à eau, à cette barquette à voiles, construits avec des morceaux de bois et de toile, des ficelles et des clous. Et tant d'autres petits travaux de "bricolage" d'une utilité pratique immédiate et ne nécessitant le plus souvent que l'outillage courant dont tout le monde dispose. Et l'enfant qui se plait au travail de ses mains s'en contente, désireux surtout, de réaliser promptement, dans une œuvre matérielle à sa mesure, quelques-unes de ses idées, quitte à employer plus tard une technique plus précise sans se départir des qualités d'initiative et d'originalité qu'il aura pu développer dès son plus jeune âge.

Je pense aussi à cette ligne de chemin de fer — longue d'environ deux cents mètres — qu'établirent en commun, dans leur parc, les élèves d'une "Ecole Active" américaine, avec son terrain accidenté, ses stations munies du matériel moderne, hangars aux machines, plaques tournantes, "bloc-system" électrique, etc... Et cette reconstitution en petit d'anciens vaisseaux — galères, caraques et caravelles — que ces élèves eurent ... l'ambition de reproduire avec les mêmes matériaux dont s'étaient servis les premiers constructeurs. Plus ingénieux dans leurs recherches, plus actifs peut-être dans leurs "projets" que les élèves des Roches, engagés dans le même travail, ils apprirent de quels bois étaient faits ces navires d'autrefois — marine de guerre et marine marchande — de quels minerais on avait extrait les métaux dont ils étaient renforcés et décorés, dans quelles régions croissaient les plantes textiles et les joncs employés pour tisser leurs voiles et leurs nattes. Que sais-je encore ? Procédant par associations dans le temps

et l'espace, ils s'enquirent de ce que pouvait bien charger, de nos jours, un paquebot ou un cargo, arrivant à New-York. Ils se rendirent même aux docks du port et dans certains dépôts de la cité pour identifier les marchandises débarquées. Et comme s'il n'y avait pas de limite à l'étude, lorsqu'elle est associée à la réalisation pratique, avec quel enthousiasme d'explorateurs en herbe, avec quel intérêt croissant à chaque découverte, ces jeunes élèves d'un cours moyen ont abordé et parfois approfondi toute une série de sujets qui les eussent rebutés par leur aridité, s'ils n'avaient réussi à les "intégrer" par l'action dans leur propre vie réelle.

* * *

Que de spontanéité dans l'activité créatrice témoignent certains travaux — pratiques ou artistiques — aperçus en visitant telle ou telle école rénovée d'Europe ou d'Amérique !

A l'école de Clamart, transférée à Meudon, en 1933, les travaux manuels sont étroitement liés aux diverses branches d'enseignement. Terre glaise, bois ou carton pâte ; réalisations de maquettes se rapportant aux sujets étudiés — coupes géologiques, cartes en relief, maisons d'habitation à travers les âges ; imprimerie scolaire — synthèse du travail manuel et du travail intellectuel — publication d'un journal mensuel dont tous les articles sont composés, imprimés et illustrés par les élèves eux-mêmes.

A l'école de Bierges, près de Bruxelles, le travail d'expression libre, qui n'a rien de commun avec le travail mécanique, doit être entendu comme une création dans le cadre de la méthode de concentration. Si, en biologie, on examine au microscope le tissu d'une feuille morte, on peint une branche d'automne à la

leçon de dessin, on la confectionne en papiers de couleur, et l'on demande aux poètes ce qu'ils ont chanté sur l'arrière-saison, à la leçon de littérature.

A l'école de Kladno, près de Prague, l'essentiel est d'amener l'enfant à se "débrouiller" avec ses outils, quelle que soit la matière employée. D'abord, fabrication de petits objets en gypse ou en glaise. Puis, travaux de découpage, de collage et d'encadrements. Confection d'objets nécessaires au théâtre enfantin, de poupées artistiques, destinées au "guignol" de l'école. Fabrication et décoration d'objets en bois — petits bahuts, coffrets, cuillers à crème, avec peinture de motifs populaires empruntés à la vie rustique.

A l'école américaine de Fairhope (Alabama), c'est en atteignant des buts librement choisis par lui que l'enfant acquiert le désir de pousser plus avant ses efforts. Des ateliers bien outillés l'invitent à faire de la vannerie et du modelage, à travailler au métier à tisser et au tour du potier. Pour naviguer dans la baie de Fly Creek, les élèves ont construit de leurs mains une petite flotte en miniature. Avec des pièces détachées de trois automobiles hors d'usage, ils ont refait une voiture pour leur camp de vacances. Et s'il s'agit de culture générale, c'est avec la même ingéniosité dans l'action qu'en "jouant" l'histoire plutôt qu'en l'apprenant, ils font revivre les coutumes disparues. C'est en reconstituant, par exemple, les vêtements du passé, en façonnant un turban, en brochant les bords d'une tunique grecque qu'inconsciemment ils franchissent les étapes qui relient les anciennes civilisations à la nôtre.

Lors de ma visite à l'école de Winnetka, près de Chicago, les élèves du cours inférieur étaient en train de construire une ferme, en modèle réduit, au moyen de deux grandes caisses qui devaient servir de grange et d'étable. Les uns combinaient des

plans, des mesures ; les autres creusaient des auges, modelaient des vaches, des porcs, des volailles de terre glaise ou de paille. Tous avaient des idées, les discutaient, prenaient des décisions, puis joyeusement se mettaient au travail, armés de la scie et du marteau, de la gouge, du pinceau et de l'argile. Quant aux élèves du cours moyen-supérieur, qui venaient d'étudier l'histoire et les mœurs des Vikings, ils dessinaient sur de grands tableaux gris fixés aux murs l'itinéraire des migrations de ce peuple nordique. Bien plus, ils s'imaginaient "vivre" eux-mêmes en ces temps reculés, construisant un trône où le chef Viking viendrait s'asseoir, confectionnant des tapisseries, des boucliers, des costumes, apprenant une vieille chanson scandinave pendant qu'ils peignaient deux cornes de bœuf pour y boire l'hydromel. Que d'idées peuvent naître de la lecture ou de l'étude, et quand on sait leur donner libre cours, se réaliser en action par l'expression spontanée.

Enfin, on connaît l'intérêt des Américains — Croix Rouge de la Jeunesse et donateurs anonymes — pour la communauté scolaire, fondée en 1918, par l'instituteur Bakoula, à Prague, et dont les premiers élèves furent douze enfants estropiés du quartier de Smikov. Douze enfants sauvés de la mendicité par un éducateur né, qui avait foi en la vertu du travail manuel. Et l'on sait au prix de quelles difficultés, par quels moyens de fortune, il réussit à créer sa première classe et son premier atelier (1). Le petit Frantik, bossu et manchot, avait monté son théâtre de marionnettes, et c'est avec le peu d'argent, gagné dans ses tournées, que les premiers outils furent achetés. D'autres infirmes vendirent en ville des corbeilles,

(1) Adolphe Ferrière : Trois pionniers de l'éducation nouvelle. (Ed. Flammarion).

des sandales, des jouets, qu'ils avaient confectionnés avec des déchets d'étoffes, de paille et de cordes. Et quand une maison fut offerte par le comité de la Croix-Rouge, on devine d'après quels principes Bakoula, partisan de l'expérience directe, organisa son école à trois degrés, où furent d'abord reçus quelques enfants vagabonds du quartier.

Que l'élève des deux premiers degrés acquière des perceptions justes, le goût de l'observation, la promptitude du jugement, et qu'un besoin d'action adaptée s'éveille en lui jusqu'à devenir une habitude et une nécessité. Que l'enseignement ne soit plus morcelé comme il l'est d'ordinaire, mais qu'il se poursuive de façon concentrée et cohérente, tant que la fatigue n'oblige pas à un changement d'occupations. Que l'acquisition de connaissances pratiques, indispensables à l'activité manuelle, soit à la base de la culture générale. Et qu'au troisième degré, l'élève trouve lui-même, à la manière des autodidactes les sources de sa documentation scientifique, de sa culture intellectuelle ou professionnelle.

Dans les ateliers de menuiserie, déjà aménagés, les élèves fabriquent des jouets et des objets utiles, coffrets, boîtes, coupe-papier qu'ils décorent souvent de motifs populaires stylisés — grenades ouvertes, feuilles de trèfle, fleurs des champs — mais combien de fois, dans ces travaux de bois destinés à la vente, l'esprit imaginatif de l'enfant dépasse les limites trop étroites de l'art traditionnel. Et c'est dans ces cas-là que l'activité manuelle peut servir de base à l'étude active. Un jour que le petit Sarka fabriquait des jouets pour des enfants américains, il fut surpris en flagrant délit de fraude ! Le marteau-joujou qu'il devait confectionner se mua, sous ses doigts, en joujou-kangourou. "Pourquoi pas la panthère noire, l'ours Baloo ou l'enfant d'éléphant de Kipling ?" se dirent

ses camarades plus âgés. Sarka les entendait discuter et poser des questions.

Il les voyait courir aux informations, chercher des images, examiner des livres. Et tout cela, à propos du petit kangourou de ses rêves !

On débute par un jeu, à la mesure des intérêts enfantins, puis quand l'idée a surgi, on passe à la réalisation pratique qui suscite des questions auxquelles il faut répondre par une documentation personnelle active. Et combien ce travail manuel d'expression, libre favorise l'initiative créatrice !

JEAN DUPERTUIS.





La Comédie de la Mort

BÉCHIR Agha (1) s'offrit à conduire le médecin auprès du domestique malade, Moustapha Hassan. Ils suivirent de tortueux corridors pour aboutir à une chambre poussiéreuse, malpropre, où la lumière du jour pénétrait à peine par un vasistas découpé dans la partie supérieure du mur. Pour tout mobilier, quelques objets délabrés révélant la misérable vie que menait l'occupant. Seule émergeait de cet amas de vieilleries une armoire non moins délabrée mais dont l'aspect jurait avec le contenu.

D'une avarice sordide, Moustapha Hassan savait supporter patiemment les privations. Chaque fois qu'une somme ou une harde quelconque lui tombaient sous la main, il les enfermait dans son armoire, pour les mettre à l'abri de toute tentative de vol.

S'approchant du grabat le médecin tâta le pouls du malade, l'ausculta et s'empressa de remonter la couverture sur sa poitrine décharnée. Puis il entraîna Béchir Agha dans le corridor et lui annonça que le patient n'avait plus que deux heures à vivre en ce bas monde.

Le docteur parti, Béchir Agha se hâta de rejoindre à l'étage supérieur la maîtresse de la maison. Obèse au point qu'on l'aurait pris pour un sac de chair et

(1) Mot qui sert à désigner l'ouunuque.

de graisse, il monta avec peine l'escalier et pénétra dans la pièce où la dame de céans psalmodiait le Coran tout en se courbant rythmiquement sur un tapis de prière. Debout devant elle, la Cheikha(1) Hafiza, corrigeait les erreurs de diction et indiquait les règles des inflexions de voix.

Ayant perçu l'arrivée de l'Agha, la dame ôta ses lunettes cerclées d'or, leva ses yeux et s'enquit :

— Le médecin est-il arrivé ?

Il est arrivé et il est parti, lui répondit l'Agha tout haletant.

— Qu'a-t-il dit ?

L'Agha essuya la sueur qui lui perlait au front et murmura, l'air affligé, la tête baissée, tout en essayant de calmer sa respiration :

— Que Dieu prolonge les jours de Madame !

— Est-il mort ? s'écria la dame, émue.

— Il agonise ! répondit l'Agha.

La dame sécha de son mouchoir les larmes qui menaçaient de couler sur ses joues en proclamant :

— Nous sommes tous mortels et nul ne peut se soustraire à l'appel de l'Éternel.

Élevant sa voix rauque, la Cheikha Hafiza dit :

— “La Fatiha” (2) pour le repos de ton âme, Moustapha Hassan.

Tous les trois récitèrent dévotement la “Fatiha”. Puis ayant constaté que sa montre marquait dix heures, Béchir Agha déclara in petto :

— Moustapha Hassan mourra à midi précis au coup du canon.

Il rebroussa chemin. Se balançant et traînant les pieds, il regagna la chambre du malade. Là, il s'assit

(1) Religieuse islamique.

(2) Premier chapitre du coran.

sur une chaise devant la porte, pour monter la garde et protéger l'armoire contre la convoitise des voleurs.

Son regard étant tombé sur le lit, il s'aperçut que le malade avait perdu connaissance.

— Dieu seul est immortel, Moustapha Hassan, murmura-t-il. Il se remémora le destin de l'agonisant. Encore enfant, Moustapha avait été admis au service de feu le Pacha. Celui-ci s'intéressa à son éducation et fit de lui son valet de chambre. Moustapha Hassan sut gagner la confiance de son maître, grâce à quoi son prestige augmenta et sa parole fut écoutée. Mais une fois le Pacha mort, le serviteur tomba en disgrâce et sa santé périclita. Il devint un de ces pauvres diables qu'on tolère par charité dans la maison.

La nouvelle de l'agonie n'avait pas tardé à se répandre. Aussi, les domestiques affluèrent-ils de toute part, friands de détails. Mais Béchir Agha leur barrait l'entrée de la chambre sans quitter des yeux la porte. Il frappait régulièrement le sol de sa canne et les domestiques, craintifs, s'enquéraient :

— Moustapha Hassan est-il mort ?

— Il rend le dernier soupir, répondait-il dédaigneusement.

Enfin oncle Madbouli, le jardinier, eut vent de la nouvelle. C'était un vieillard courbé sous le poids des ans, qui ne lâchait jamais son chapelet et ne cessait de marmotter invocations et louanges. Parvenu jusqu'à la porte, il s'aménagea une place par terre, et s'accroupit près de la chaise de l'Agha. Il ne tarda pas à s'agiter, débordant d'invocations et de louanges.

L'Agha avait confiance en ce vieillard, avec lequel il se plaisait à converser. Aussi ne manifesta-t-il aucun mécontentement. Il se pencha au contraire vers lui en chuchotant :

— Moustapha Hassan mourra bientôt... Que ferons-nous de son héritage ? Ne vaudrait-il pas

mieux le distribuer équitablement entre les domestiques ?

A peine le vieillard eût-il entendu le mot "héritage" que ses yeux brillèrent. Il se mit à se peigner la barbe avec ses doigts tout en répondant, les paupières baissées :

— Fais ce que tu crois convenable, Sidi.

— Je te réserverai une paire de chaussures neuves une belle gallabia (1) et une couverture de laine.

— Je t'ai dit de faire ce que tu crois convenable, Sidi... Nous avons tous confiance en l'équité de ton jugement... mais n'oublie pas ta propre part dans l'héritage !

— A vrai dire, je ne suis guère intéressé... Je me contenterai de prendre le sac qui contient l'argent, pour le remettre intact à Madame, afin qu'elle en dispose comme bon lui semble..."

Ce dialogue fut entendu par Mohammadeine, le majordome, qui se rapprocha de l'Agha en murmurant :

— Je me rapelle à ton bon souvenir, Sidi.

— Puis-je t'oublier, Mohammadeine ? Tu auras tous les "markoubs" (2) rouges que possédait Moustapha Hassan. C'était un amateur qui en collectionnait des quantités dont le choix se distinguait par le bon goût.

— Que Dieu prolonge tes jours, s'écria Mohammadeine, les joues gonflées de joie et les lèvres tremblantes d'allégresse. J'espère aussi que tu m'accorderas le nouveau châle...

— Soit, je ne voudrais pas t'en priver, puisque tu y tiens !

Le majordome s'inclina sur l'épaule de l'Agha et l'embrassa en signe d'affection et de reconnaissance. Puis il se retira en pressant le pas.

(1) Sorte de robe.

(2) Sorte de pantoufles à longue pointe.

Quelques instants après, parut Abdel Kaoui, le "Sakka" (1)

— J'ai rendu de précieux services au défunt, dit-il, d'un ton ému. N'ai-je pas droit à une part de son héritage?

— Peux-tu croire que je t'aie oublié ! s'écria l'Agha.

Tranquillisé, l'individu reprit, d'un ton plein d'aimable flatterie :

— Sidi l'Agha — que Dieu le préserve ! — sait que je me contente de peu... Je ne demande donc que des objets insignifiants... Premièrement, les chaussures noires que le défunt Pacha portait autrefois et dont Moustapha Hassan ne s'est pas servi jusqu'à ce jour ; deuxièmement, le tarbouche (2) neuf que Moustapha Hassan a acheté à l'occasion de la dernière fête et dont il ne s'est jamais coiffé... troisièmement, la pièce de cotonnade de couleur vermeille à laquelle la main du tailleur n'a pas touché... quatrièmement...

Là, le vieux jardinier, accroupi à terre, s'agita nerveusement et suspendit ses invocations et prières pour s'écrier d'une voix irritée :

— Ne veux-tu rien laisser aux autres ? Remettons nous-en à la sagesse de l'honorable Agha... Il distribuera les choses équitablement... Les serviteurs du Palais sont nombreux... Où est la part du lecteur du Coran ?... Que prendra le cuisinier ?... Qu'aura le portier ?

A ce moment la voix du malade s'éleva, faiblement, s'efforçant, semblait-il, de se frayer passage jusqu'à la porte comme si elle sortait d'une tombe... Tous prêtèrent l'oreille... C'était Moustapha Hassan qui appelait... Essuyant la sueur froide qui couvrait son propre front, l'Agha murmura :

(1) Porteur d'eau.

(2) Le fez des Turcs.

— L'heure décisive approche... Il rend le dernier soupir...

Puis il pénétra dans la chambre et courut vers le lit aussi vite que le lui permettait sa corpulence, suivi de plusieurs domestiques et gens de service. Ils se penchèrent sur le mourant qui fut secoué d'un grand frisson.

Prenant la main de l'Agha, il la serra autant qu'il put, en demandant, d'une voix entrecoupée :

— Qu'a dit le médecin ? Qu'y a-t-il ?... J'ai entendu une conversation au sujet de mon héritage !...

L'Agha baissa la tête un instant, tout en tapotant l'épaule du moribond et en balbutiant des paroles inintelligibles. Moustapha Hassan pâlit, fut pris d'un nouveau frisson, et, après une quinte de toux accompagnée de râles, perdit connaissance.

Personne ne doutait plus que c'était la fin. Tous furent en proie à une consternation qui leur paralysa la langue...

Mais, bientôt, ils fixèrent tous les yeux sur l'Agha. Celui-ci comprit ce que cela voulait dire. S'approchant du vieux jardinier, il lui chuchota quelques mots à l'oreille. Le vieillard farfouilla d'une main tremblante sous l'oreiller du malade, à la recherche de la clef de l'armoire. Tandis qu'il tâtonnait, les paupières de l'agonisant se relevèrent. D'abord stupéfait, le vieillard ne tarda pas à reprendre son aplomb et dit d'une voix douce :

— Donne-moi la clef, Moustapha, pour que je te sorte la couverture de laine... Je vois que tu as froid...

— Laisse la couverture à sa place, marmotta le malade... A quoi bon l'user maintenant ?... J'en aurai besoin quand je serai rétabli !...

Son visage se convulsa, comme sous l'effet d'une

crise de larmes. Pressant la main du vieux jardinier, les yeux chavirés, il dit d'une voix défaillante :

— Je ne veux pas mourir... ma santé s'améliore...
Je vous assure que ma santé s'améliore...

Soudain, il éprouva comme un regain de force qui gagnait tout son être. Il tenta alors de s'appuyer sur l'épaule du vieux jardinier pour s'asseoir :

— Je veux quitter le lit... Je veux faire quelques pas dans la chambre... Je sens que je peux me lever...

Une suffocation lui coupa la parole et sa tête retomba sur l'oreiller... Une minute durant sa poitrine se gonfla et se dégonfla comme un soufflet de forge et ses membres se tordirent... Puis un soudain frisson le secoua tout entier et il rendit l'âme...

Le jardinier, après lui avoir couvert du drap le visage glissa la main sous l'oreiller. Il en retira la clef qu'il remit respectueusement à l'Agha.

Ce dernier donna alors sans plus tarder l'ordre de transporter l'armoire hors de la chambre. Les domestiques se précipitèrent, chacun la soulevant d'un côté. L'armoire leur glissa des mains et retomba en morceaux. Une partie des vêtements et objets qu'elle contenait se révéla. Un domestique tendit furtivement la main pour tirer quelque chose. Un autre qui s'en aperçut, l'imita. En un clin d'œil, ce fut une curée... La mêlée ne tarda pas à prendre un caractère de violence : les mains s'entremêlèrent, les voix s'élevèrent, et aux récriminations succédèrent les injures.

L'Agha, pressentant que le sac contenant l'argent était en danger, éleva alors la voix pour ordonner aux domestiques de cesser le pillage. Mais personne n'en eût cure. Loup affamé n'as pas d'oreilles. Tout à leur butin, les domestiques continuèrent de plus belle à s'approprier tout ce qui leur tombait sous la main.

Affolé, l'Agha ne trouva d'autre solution que de se précipiter dans la mêlée. Il le fit avec férocité, prodiguant ses forces et son courage. Tantôt, il bousculait des épaules, tantôt, il poussait des bras, tantôt, il frappait des pieds. Même ses dents prirent part à la bataille !

Grâce à ces moyens d'attaque, il réussit à se frayer passage jusqu'à l'armoire qu'il couvrit de son corps immense. Ses mains fouillant derrière son dos les coins et recoins de l'armoire, l'Agha parvint enfin à découvrir le sac. Il s'empressa de le mettre en poche, et, tranquilisé, se retira dignement, non sans reprocher aux serviteurs leur ingratitude et leur manque d'éducation !

L'Agha remonta à l'étage supérieur annoncer à la dame de céans, la nouvelle du décès et recevoir ses instructions au sujet des obsèques. La dame, après avoir imploré pour le défunt la miséricorde divine remit à l'Agha une somme d'argent largement suffisante pour pourvoir aux frais d'un décent enterrement.

Rentré dans sa chambre, l'Agha s'y verrouilla et vida le sac : des pièces d'or se répandirent sur la table, sonnantes et trébuchantes. Il se mit à les regarder, ébahi, puis il les compta : il y en avait exactement cent. Il les recompta deux, trois, quatre fois, le cœur plein de joie...

L'après-midi de ce même jour, le convoi funèbre partit de la maison mortuaire, grandiose et imposant. D'abord venaient des porteurs d'urnes de parfums et d'encensoirs, deux par deux tout comme des soldats... Puis le cercueil, drapé dans un riche châle de Cachemire bariolé, semblait se pavaner sur de robustes épaules... Il était entouré de cheikhs psalmodiant à haute voix : "Il n'y a qu'un seul Dieu et Mohamet est son prophète."

On eût dit qu'une escorte conduisait le défunt à sa dernière demeure ! Les domestiques du palais précédaient le convoi sous la conduite de l'Agha qui s'avancait d'un pas majestueux en s'appuyant sur sa canne, — tel un général défilant à la tête de ses troupes.

Désireux de rendre un dernier hommage à leur collègue, le jour des suprêmes adieux, les domestiques du palais n'avaient rien trouvé de mieux que de s'affubler de ses propres vêtements et de se parer de ses propres ornements. Ainsi, les funérailles s'apparentaient aimablement à un cortège nuptial qui promène la mariée dans les rues en compagnie de son trousseau.

MAHMOUD TEYMOUR



DU NOUVEAU SUR MADAME BOVARY

EN sortant l'autre soir du cinéma ou la Metro-Goldwin nous offrait le film ridicule et prétentieux de *Madame Bovary*, je me suis replongé, pour expier ma faute, dans la lecture de l'admirable roman de Flaubert. Si beaucoup de spectateurs ont fait comme moi, je pardonnerai à l'indigence spirituelle des metteurs en scène d'Hollywood en raison de leur bonne volonté ingénue, et je dirai une fois de plus: "Felix culpa!" Tous ceux qui, comme moi, auront repris ce livre seront sans doute heureux d'apprendre quelques-uns des secrets de sa naissance, secrets lentement arrachés à la poussière des bibliothèques par deux chercheurs d'une inlassable patience et d'une intelligence aigüe, Mademoiselle Gabrielle Leleu, bibliothécaire à Rouen et Monsieur Jean Pommier, Professeur au Collège de France.

* * *

La découverte la plus sensationnelle est celle que Mlle Leleu a faite, au milieu d'une liasse de *Documents recueillis par Flaubert pour la préparation de "Bouvard et Pécuchet"*, (déposés sous ce titre à la Bibliothèque de Rouen par Madame Franklin-Groult en 1914)

d'un très curieux manuscrit intitulé *Mémoires de Madame Ludovica*. Cette Madame Ludovica dont le nom d'abord dissimulé sous des initiales finit par être écrit en toutes lettres dans la suite du manuscrit n'est autre que Louise Pradier la femme du célèbre sculpteur dont Flaubert fut l'un des intimes pendant les années qui précédèrent la composition de sa *Bovary*. Elle avait eu la vie conjugale la plus scandaleuse. Après de longues années d'aveuglement ou de patience, son mari avait fini, à la suite d'un flagrant délit d'adultère, par obtenir un jugement de séparation de corps et de biens. Les *Mémoires de Madame Ludovica* qui racontent en détail cette longue vie adultère ont certainement fourni à Flaubert pour l'élaboration de son roman un document des plus précieux. Nul doute qu'il l'ait utilisé : les feuillets sont couverts d'annotations de sa main. Mademoiselle Leleu a examiné de très près ce texte, faisant apparaître avec beaucoup de justesse les transpositions que l'artiste a fait subir au réel pour en tirer une œuvre d'art (1).

Elle apportait ainsi une contribution capitale à l'étude de la genèse du grand roman de Flaubert.

*
* *

Dans le même numéro de la même Revue, un article de M.J. Pommier posait le problème d'ensemble de la genèse de l'œuvre. L'éminent titulaire de la chaire de la Création littéraire au Collège de France passait au crible les affirmations traditionnelles sur la naissance de cette œuvre fameuse. Relevant les contradictions qui opposent entre eux les divers

(1) Dans un article intitulé *Une source inconnue de Flaubert: Le document Pradier* (publié dans la *Revue d'Histoire littéraire de la France*, juillet-septembre 1947).

témoignages de Maxime du Camp, celles qui opposent aux témoignages de du Camp celui de Flaubert lui-même, il signalait l'étonnante absence de toute allusion à *Madame Bovary* dans les lettres écrites par le romancier pendant son voyage en Orient aussi bien que dans les *Notes* prises par lui au cours de ce voyage. Il n'avait donc pas de peine à conclure que l'histoire du sujet, qui aurait été suggéré à Flaubert par son ami Louis Bouilhet, à la suite d'une décevante lecture de la *Tentation de Saint Antoine* (et emprunté à un fait divers relatant le suicide de la femme du docteur Delamarre) ne tient pas debout. M. Pommier critiquait d'autre part — comme le faisait de son côté avec beaucoup de brio Mlle Leleu — les sensationnelles révélations des journalistes et chroniqueurs en mal de copie, depuis l'article de Georges Dubosc dans le *Journal de Rouen* du 22 novembre 1890 jusqu'à nos jours sur l'identification Delamare-Bovary et Ry-Yonville. En revanche il aiguillait ses recherches vers les sources littéraires accordant à juste titre une place de choix à Balzac, "Voyez, écrivait Flaubert dès 1839 dans son œuvre de jeunesse *Smarrh* voyez la *Physiologie du mariage* du sire de Balzac pour les phases successives de la vie matrimoniale". Il n'avait garde d'oublier surtout les sources d'expérience personnelles. Signalant sans y insister puisque Mlle Leleu se chargeait de ce soin, l'apport de Madame Pradier, il rappelait que "l'adultère n'a pas été pour l'auteur de la *Bovary* un pur sujet d'histoire et de littérature. Il l'a vécu en idée auprès des époux Schlésinger et en action dans le ménage Colet". Il faisait apparaître l'étonnante parenté qui existe entre l'auteur et le personnage de Rodolphe (l'identification est cruelle certes, mais aucun lecteur attentif de la *Correspondance* ne peut la refuser). Il situait enfin l'histoire d'Emma dans l'ensemble de l'œuvre de Flaubert, à mi-chemin entre celles des héroïnes

des deux *Education*. Bref, en quelques pages, malheureusement trop brèves et qui auraient gagnées à être étayées par des textes nombreux et précis, il donnait à la fameuse phrase du romancier: "Madame Bovary c'est moi" une éclatante confirmation.

*
* *

Plus récemment, les deux mêmes exégètes, aidés puissamment par le dévouement et la hardiesse de l'éditeur José Corti, ont offert aux admirateurs du roman un livre d'une inépuisable richesse (1). Ce gros in 8 de 642 pages est un essai de reconstitution d'une "première *Madame Bovary*. Rien de commun précisent les éditeurs dans leur *Avertissement* entre ce texte et ceux de la *Première Tentation* ou la *Première Education*. Ces œuvres de jeunesse ont été rédigées d'un bout à l'autre par Flaubert puis complètement abandonnées et remplacées plus tard par un texte entièrement neuf. Ici on nous offre la *reconstitution* d'un *hypothétique* premier état du roman. Ce travail a été réalisé à l'aide des nombreux fragments inédits rejetés par Flaubert au cours du long travail de composition de son roman de 1851 à 1856. Déjà, en 1935, Mlle Leleu avait publié chez Conard deux volumes intitulés : *Madame Bovary. Ebauches et Fragments inédits*, qui contenaient un choix de brouillons, le texte de la mise au net autographe par Flaubert et le texte de la copie et où les passages communs à ces rédactions et au texte définitif — celui que nous lisons dans les éditions courantes — étaient représentés par des points.

(1) G. Flaubert : *Madame Bovary*. — Nouvelle version, précédée des scénarios inédits. Textes établis sur les manuscrits de Rouen avec une Introduction et des Notes par J. Pommier et G. Leleu. Librairie José Corti 1949.

M. Pommier et Mlle Leleu — dans l'œuvre qu'ils nous présentent aujourd'hui — ont décidé d'aller plus loin. Ils ont voulu disent-ils "dégager, par un choix appropriée un seul texte, un texte certain et dont la lecture courante, fût possible. Un texte aussi qui offrît, sous une forme suffisamment écrite, un état antérieur aux corrections et aux sacrifices auxquels Flaubert a procédé soit spontanément, soit pour répondre aux conseils de Louis Bouilhet et aux désirs de la rédaction de la *Revue de Paris*." Entreprise hardie et, du point de vue de la critique de textes orthodoxe, éminemment discutable. En cousant ainsi bout à bout ces *dissecta membra* pour en faire une œuvre continue les éditeurs nous offrent à lire *une oeuvre qu'en fait Flaubert n'a jamais écrite pour être lue telle quelle*. Ceci dit, félicitons-les d'avoir eu le courage de dépasser de vains scrupules. Reconnaissons d'abord qu'ils s'approchent sans doute de très près de la réalité ; qu'ils permettent d'autre part à des lecteurs non spécialistes d'opérer sans peine une fructueuse comparaison entre le premier jet de l'auteur et son texte définitif et de juger ainsi en connaissance de cause non plus sur des phrases détachées, mais sur un texte d'ensemble ce légendaire travail auquel ce "héros" ce "saint" ce "martyr" de la littérature s'est livré pendant cinq ans ; qu'ils ne se sont permis à aucun moment de "tripotages" dans le texte et qu'ils ne nous donnent que du Flaubert *authentique*. Et qu'enfin, grâce à un jeu prodigieusement complexe de signe typographiques, ils ont réussi, tout en rendant possible une lecture continue du texte, à permettre aux chercheurs de reconnaître aisément les successives retouches apportées par l'auteur à son œuvre. Tout cela est considérable !

D'ailleurs l'intérêt de ce livre ne s'arrête pas là. On sait qu'antérieurement à sa première rédaction, Flaubert a longuement préparé son travail par des esquisses, ébauches et plans, actuellement conservés à la Bibliothèque de Rouen sous le titre de *Scénarios de Madame Bovary*. Ces *Scénarios* ont déjà été utilisés dans les meilleures et les plus récentes éditions du roman (Conard et Belles-Lettres) mais malheureusement d'une manière défectueuse. Omissions, fautes de lectures, erreurs d'interprétations sur le dessein de Flaubert ont paru justifier aux yeux de Mlle Leleu et de M. Pommier une nouvelle édition intégrale et minutieuse de ces précieux documents. Ils y ont déployé les efforts les plus ingénieux pour dégager sous les ratures les notations primitives et pour classer les additions successives. Ils ont été conduits à distinguer dans le travail de Flaubert les étapes suivantes. D'abord construction de *Scénarios* complets et détaillés de l'ensemble du roman. Ensuite viennent les *Esquisses* et *Plans* : "Je vais procéder par grandes esquisses d'ensemble successives écrivait Flaubert en septembre 1852." Les plans sont des mises au point d'une partie de l'esquisse, comme d'une scène ou d'un groupe de scènes dans un acte. Flaubert appelait cela "faire du plan". Viennent enfin les *ébauches* qui, en somme, sont des nouvelles esquisses "rédaction ou des phrases, des membres de phrases sont mêlés à des notations encore abrégées". Le classement de tous ces fragments est rendue difficile par l'absence complète de numéros d'ordre laissés par Flaubert. Les éditeurs en sont réduits à des conjectures pour lesquelles ils utilisent tous les indices possibles ceux de l'encre, du papier, etc., ceux sur tout que leur fournit leur sens intime de l'œuvre et leur connaissance de la technique flaubertienne. Les résultats de leur travail ne sont donc pas d'une absolue certitude. Il est bien

probable pourtant qu'ils nous offrent dans l'ensemble une idée très approchée de la façon dont Flaubert a dressé son plan et ses échafaudages.

Enfin, s'appuyant sur la *Correspondance* et sur les importantes rectifications qu'y ont apportées certains travaux récents, en particulier l'article de Gérard-Gailly : *Datation des Lettres de Flaubert* (1), M. Pommier et Mlle Leleu ont dressé un très précieux et très précis "tableau chronologique" qui permet de suivre de près les étapes de la rédaction du roman.

*
* *

On voit l'intérêt considérable de ce livre. Le travail des éditeurs semble avoir été fait avec une exigence critique et une conscience difficiles à prendre en défaut ; tout au plus pourrait-on discuter sur tel ou tel détail de classement dans les scénarios. Mais ce livre n'est pourtant qu'une introduction à un vaste ouvrage de synthèse qui reste à faire et dont les articles de 1947 n'étaient que l'ébauche. Cet ouvrage serait l'Histoire de la genèse du roman et dégagerait quelques vues d'ensemble sur le mécanisme de la création chez Flaubert. M. Pommier est plus désigné que personne pour nous le donner. Nous l'attendons avec la plus vive impatience.

BERNARD GUYON.

(1) *Bulletin du Bibliophile*, juillet-septembre 1947.

CONTRIBUTION

des Habitants de l'Isthme de Suez à l'Etude de l'Histoire et de la Géographie de cette Région

DEPUIS fort longtemps, l'Isthme de Suez retient l'attention des historiens et des géographes pour un assez grand nombre de raisons: les contrastes entre la fertilité du delta et l'aspect désolé de la marche-frontière séparant l'Egypte de l'Asie ne pouvaient manquer d'impressionner les plus indifférents; d'autre part, la construction du canal reliant le Nil et la mer Rouge par l'ouadi Toumilat devait frapper les imaginations; il n'était pas jusqu'à la présence de la cuvette des lacs Amers et de sa plaine de sel qui ne devait naguère aiguïser la curiosité des voyageurs.

L'objet de cet article n'est pas de résumer à nouveau ce qui fut écrit en divers pays au sujet de l'histoire et de la géographie de l'Isthme mais de montrer quelle fut la contribution, aux progrès de cette connaissance, des hommes qui habitèrent ou qui habitent dans la région, en nous limitant d'ailleurs à la période postérieure à 1854, année au cours de laquelle Ferdinand de Lesseps obtint le firman de concession de construction et d'exploitation du canal maritime.

C'est un lieu commun que nous ne ferons pas aux lecteurs de cette revue l'injure de développer que les habitants d'une région déterminée sont, mieux que quiconque, qualifiés pour en étudier les problèmes historiques et géographiques. Un chercheur ne se contentera pas en effet de compilations livresques et de supputations plus ou moins hasardeuses. Il n'aura pas davantage la tentation à laquelle ne manquent guère de succomber trop de brillants voyageurs qui, par exemple, après un séjour de quinze jours ou de trois semaines en Egypte, estiment en savoir assez long pour commettre un ouvrage "définitif" sur la Vallée du Nil, son passé, son présent et son avenir. Ayant le temps de réfléchir, de parcourir le pays, de l'étudier sous ses divers aspects, de confronter le résultat de ses réflexions avec celles d'autrui, l'érudit local pourra accomplir un travail fructueux pour la science. Il n'est pour cela nullement besoin d'être un historien ou un géographe de profession ; il suffit de consacrer méthodiquement et intelligemment une partie de ses loisirs à l'étude. Il arrive souvent d'ailleurs que les travaux des chercheurs amateurs soient de la plus haute utilité pour les savants de passage qui peuvent se documenter fructueusement sur place beaucoup plus rapidement que s'ils étaient laissés à leurs seules ressources.

*
* *

Dès le commencement des travaux de construction du canal maritime de Suez, des esprits curieux voulurent se grouper pour acquérir une connaissance méthodique de la région et pour rechercher ensemble les solutions de quelques-uns des problèmes agités depuis des siècles par les historiens et les géographes à propos de l'Isthme. Ces problèmes sont nombreux

mais les deux principaux, étroitement liés entre eux du reste, sont celui des limites de la mer Rouge dans l'Antiquité et celui de l'Itinéraire de l'Exode.

C'est ainsi que, au cours d'une première réunion tenue le 9 novembre 1861 à El Guisr, alors principal centre habité de l'Isthme, fut fondée la première société savante de la région, dénommée : "*Société historique et artistique de l'Isthme de Suez.*" Les instigateurs de la réunion avaient été André Guiter, ingénieur des Arts et Métiers, Sanson, "employé des bureaux détachés" et Gustave Sautereau, dessinateur. André Guiter, qui devait faire à la Compagnie du Canal de Suez pendant toute la période de la construction, une carrière honorable, était certainement doué d'esprit d'observation et aimait la recherche comme le prouve une brochure qu'il devait laisser plus tard intitulée "*Lettres et notices sur l'Isthme de Suez.*" Ce fut lui qui prit la parole le premier pour définir les buts du nouvel organisme :

"L'esprit de spéculation est complètement étrange à la création de cette société.

"Le but unique des fondateurs est de doter les employés et ouvriers habiles et intelligents, ainsi que les personnes qui s'intéressent à l'oeuvre du percement, d'une publication jusqu'ici inconnue, et cependant digne à plus d'un titre d'être accueillie avec faveur ...

"Aux yeux de l'homme de progrès... elle personnifiera le goût des distractions historiques, artistiques, littéraires et scientifiques, essayant d'étendre autour de lui sa modeste mais salutaire influence pour la civilisation et l'avenir."

Ensuite André Guiter fit acclamer comme Président de la Société l'ingénieur au Corps des Ponts et Chaussées L. de Montaut, appartenant alors au personnel dirigeant de la Compagnie mais qui devait bien-

tôt après la quitter. Montaut prononça lui aussi un discours dont nous extrayons les passages suivants :

“Au milieu du désert que nous habitons, langue de sable qui relie l’Egypte à la terre sainte, à la Syrie et aux grands continents de l’Asie et de l’Europe, nous rencontrons à chaque pas des souvenirs historiques. Quand nos pieds foulent les débris muets de ces âges écoulés, notre pensée se reporte en même temps avec plaisir sur ce passé qui a été une des études les plus émouvantes de notre enfance, alors que nous ne savions pas que nous visiterions un jour ces lieux célèbres, où tous les grands hommes et tous les conquérants ont laissé la trace de leurs pas...”

“Les questions qui se présentent à nos études sont variées ; outre l’histoire, l’archéologie, l’étude de cette antiquité toujours féconde dont j’ai déjà parlé, n’y a-t-il pas l’histoire naturelle, la météorologie, l’étude du désert qui nous entoure ?

“N’avons-nous pas l’étude des peuples Arabes et Bédouins dont la vie nomade est si intéressante, et à côté de cela, il faut le dire, l’étude de la littérature et du génie de l’Orient, cet antique berceau des connaissances humaines...”

Après cette allocution, l’on élit un bureau qui fut chargé de rédiger le règlement constitutif de la nouvelle société. Ce règlement fut mis au point et adopté au cours de la séance du 15 novembre 1861. En dehors des mesures d’administration, de la fixation du montant des cotisations — six francs par trimestre, soit vingt-quatre piastres de l’époque ayant un pouvoir d’achat évidemment très supérieur à celui de la même somme aujourd’hui —, le règlement prévoyait que des réunions auraient lieu tous les quinze jours, au cours desquelles seraient lus des mémoires et des notices. Il était encore décidé que la société demanderait au journal *l’Isthme de Suez* de publier les mémoires les

plus intéressants : l'idée de Guiter préconisant un organe indépendant n'était donc pas adoptée telle quelle par le bureau. Enfin il était prévu que les membres de la société organiseraient des cours publics et gratuits de dessin linéaire, d'ornements, de mathématiques et d'arabe vulgaire.

Le 17 décembre suivant, Ferdinand de Lesseps inscrivait de sa main sur le registre des délibérations de la société la mention suivante : "J'approuve avec empressement la création de la Société artistique de l'Isthme de Suez, et j'accepte avec reconnaissance la proposition que MM. les membres du bureau ont bien voulu me faire de placer la Société sous mon patronage."

Nous avons puisé dans *L'Isthme de Suez, Journal de l'Union des Deux Mers* les citations qui précèdent. On peut trouver aussi dans la même publication le texte de quelques-unes des communications qui furent présentées à la société et en particulier une *Notice sur les lacs Amers*, due à André Guiter et qui présente, aujourd'hui encore, un intérêt évident. On sait en effet que, avant le percement de l'Isthme, le bassin des lacs Amers était une cuvette desséchée dont le fonds était rempli par un immense banc de sel. Guiter communiqua encore une autre notice sur le Djebel Mariam et fit quelques remarques sur une stèle découverte à Alexandrie. Le technicien Vigouroux lut un mémoire sur les observations géologiques faites par lui sur son chantier près du seuil d'El Guisr tandis qu'un agent de l'Entreprise Hardon, nommé Brévard, donna un compte rendu d'un voyage accompli en 1858 au Royaume de Tigré.

Nous avons vainement cherché dans *l'Isthme de Suez* d'autres renseignements sur la *Société historique et artistique*. Il est possible qu'elle n'ait pas subsisté très longtemps et cela peut se comprendre : à cette

époque, les agents de la Compagnie et des Entreprises travaillant pour son compte disposaient de bien peu des loisirs indispensables à tout travail scientifique un peu soutenu ; ces mêmes agents étaient assez souvent, pour les besoins du service, mutés d'un chantier à un autre, ce qui risquait de disloquer les noyaux d'animateurs indispensables à la vie de tout groupement ; enfin, l'on peut se demander si "la bonne harmonie" régna toujours : dans les comptes rendus, il est fait trop souvent allusion à cette "bonne harmonie" pour qu'il n'y ait pas eu quelque anguille sous roche.

Quoiqu'il en soit, les fondateurs de la *Société historique et artistique de l'Isthme de Suez* eurent le très grand mérite d'être des initiateurs. Leurs efforts ne furent pas stériles. En effet, pendant la période même de la construction, plusieurs agents de la Compagnie s'intéressèrent à l'aspect scientifique des questions dont ils avaient à connaître.

En premier lieu, le médecin en chef de la Compagnie du Canal, Louis-Rémy Aubert-Roche qui, ainsi qu'aime à le rappeler André Servin, fut chargé de la sauvegarde générale des antiquités que l'on pourrait découvrir au cours des travaux, donna dans ses rapports annuels sur l'état sanitaire de l'Isthme des renseignements fort intéressants pour les géographes et pour les historiens. On y trouve parfois des annexes constituant une documentation utile. C'est ainsi qu'en 1868, Aubert-Roche publia des *Analyses qualitative et quantitative des Eaux des lacs Amers et du lac Timsah*, dues au pharmacien Aillaud qui sont susceptibles de servir encore aujourd'hui.

Un autre médecin, le docteur Companyo, rassembla une belle collection d'objets d'histoire naturelle qui fut exposée à Paris à l'Exposition Universelle de 1867 avant d'être offerte au Museum de la Ville de Perpignan où elle se trouve encore aujourd'hui.

Enfin, et surtout, François-Philippe Voisin-Bey, directeur général des Travaux pendant la plus grande partie de la période de la construction put, tout en donnant aux chantiers l'impulsion nécessaire à l'avancement et à l'achèvement de l'ouvrage, rassembler la documentation qui allait lui permettre, une trentaine d'années plus tard, d'écrire, avec l'autorité que l'on connaît, cette véritable somme en sept volumes, accompagnés d'un atlas de quarante planches qu'est *Le Canal de Suez*.

*
* *

En 1875, un médecin de la Compagnie, le Docteur H. Couvidou devait faire paraître à Port-Said un petit livre que l'on parcourt aujourd'hui avec infiniment de plaisir, intitulé : "*Itinéraire du Canal de Suez*", dans lequel il donne des renseignements de première main de ce qu'était le canal à cette époque, sur les centres habités, sur les travaux, sur la navigation, etc. Il narre enfin avec beaucoup de verve des excursions aux Sources de Moïse, à Tennis et à Péluse.

Dans la suite, les travaux géologiques de Jules Couyat-Barthoux et archéologiques de Jean Clédat furent le fait d'hommes qui ne résidèrent point dans l'Isthme s'ils y firent, bien entendu, d'assez longs séjours. Leurs travaux furent toutefois considérablement facilités par la Compagnie du Canal de Suez dont certains agents assistèrent parfois les savants, en service commandé.

En revanche, l'un des meilleurs historiens de l'Égypte moderne et l'un des archéologues les mieux avertis parmi les spécialistes de l'Isthme furent tous deux des fonctionnaires de la Compagnie du Canal de Suez. Il s'agit de Georges Douin et de Claude

Bourdon, tous deux anciens officiers de la Marine nationale française.

A la vérité, Georges Douin s'est surtout consacré à l'étude du règne de Mohammad Alyet à celle de l'histoire du Khédivé Ismail. Mais il n'est pas inutile de rappeler que Georges Douin a publié en 1922 un livre documenté sur *l'attaque du Canal de Suez* (3 février 1915) et a consacré divers articles à l'ouvrage dont il dirigea l'exploitation pendant de longues années. Disons-nous aussi que, avant sa fin prématurée, Georges Douin comptait écrire une *Histoire du Canal de Suez pendant la seconde guerre mondiale*. Il appartient du moins à un autre officier de marine, également fonctionnaire de la Compagnie du Canal, Ernest Laffaille, d'étudier l'un des aspects de cette guerre dans l'Isthme, dans son livre, paru en 1848 et intitulé: "*Droit devant*."

Claude Bourdon qui, atteint par l'inexorable limite d'âge, vit maintenant retiré en France, a produit une œuvre sur la géographie ancienne de l'Isthme qui fera autorité à l'avenir. Il donna tout d'abord en 1925 un magistral Mémoire à la Société Royale de Géographie d'Egypte sous le titre: "*Anciens canaux, anciens sites et ports de Suez*", bientôt complété en 1927 par une communication présentée à l'Institut d'Egypte, "*les routes anciennes et les pistes dans l'Isthme de Suez*". Claude Bourdon devait encore publier en 1932 dans la *Revue biblique* une étude sur *La route de l'Exode de la terre de Gessé à Mara* et en 1934, dans le *Bulletin de la Société Royale de Géographie d'Egypte* un mémoire ayant pour titre: "*Le miracle de l'eau. Histoire de l'eau douce dans l'Isthme de Suez*". Il y a là un ensemble déjà fort complet bien que Claude Bourdon nous ait déclaré à plusieurs reprises qu'il n'a pas utilisé toutes ses notes dans ce qu'il a publié. A maintes reprises l'archéologue a sillonné à pied toute la par-

tie méridionale de l'Isthme. Nul mieux que lui n'a confronté avec autant de soin ses lectures et ses observations, ses réflexions et la vision directe des choses. Sans doute, l'on a le droit de ne pas partager toutes les idées de Claude Bourdon, en particulier celles qui sont relatives à l'itinéraire de l'Exode. Il est du moins évident que l'on n'aura pas le droit à l'avenir de ne pas tenir compte de ce qu'a écrit le laborieux érudit.

Pendant la période séparant les deux guerres mondiales, il y a encore lieu de citer le nom de Paul Solente au nombre des habitants de l'Isthme ayant apporté une contribution à son histoire. En effet, en dehors de la communication qu'il présenta au XIVème Congrès International de Navigation tenu au Caire en 1926, l'ancien ingénieur en chef de la Compagnie du Canal de Suez dirigea le nivellement de l'Isthme exécuté de 1923 à 1925 et apporta ainsi de nouvelles données à la solution d'une question discutée depuis des millénaires.

*
* *

Après la seconde guerre mondiale, un certain nombre de chercheurs habitant l'Isthme eurent l'idée de réunir leurs efforts pour travailler de manière plus systématique et pour posséder des organes de liaison commodes. C'est pourquoi, le 6 janvier 1946, huit personnes ayant en commun le goût de l'étude et de la recherche désintéressée se réunirent à Ismailia pour étudier les statuts d'une nouvelle société dont les buts furent clairement définis par l'article premier ainsi rédigé :

“Il est fondé à Ismailia une “Société d'Etudes Historiques et Géographiques de l'Isthme de Suez” ayant les buts suivants :

1) Développement de la culture historique et géographique ;

2) Communication de renseignements scientifiques aux Sociétés savantes d'Égypte et de l'étranger, ou aux savants de passage ;

3) Etude particulière de l'Isthme de Suez et des régions voisines."

Les membres de la Société contribuent à cette étude par des recherches sur le terrain, des observations, des expériences, des voyages dans des contrées peu accessibles, des publications de manuscrits, des recherches bibliographiques, des œuvres de critique, des travaux de synthèse. Ils participent à l'enrichissement des collections zoologiques, botaniques, géologiques, archéologiques existantes ou à la création de nouvelles collections."

Les statuts dans leur forme initiale prévoyaient que les membres de la Société auraient l'obligation d'effectuer des travaux scientifiques personnels mais cette clause, un peu sévère fut abandonnée en 1948 de sorte qu'aujourd'hui la Société comporte des *Membres actifs* prenant une part effective à ses travaux et des *Amis* s'intéressant aux activités de la Société mais sans obligation pour eux d'y prendre part. Les quatre Assemblées générales, tenues sous la présidence du docteur Roger Godel, Président de la Société, les 26 janvier 1947, 25 janvier 1948, 23 janvier 1949 et 29 janvier 1950 donnèrent l'occasion d'exposer en détail les principales activités du groupement. L'on trouvera dans les *Bulletins de la Société Royale de Géographie d'Égypte* parus depuis 1947, des renseignements assez précis sur cette question.

Le bilan des cinq années bientôt écoulées est en somme des plus satisfaisants. La Société a d'abord contribué efficacement à la formation et à la culture de ses membres en incitant chacun d'eux à faire des voyages et des excursions scientifiques, dont un certain nombre organisés par le Comité, à lire des publications savantes, à essayer de rédiger des notices et des mémoires scientifiques. En second lieu, conformément à son programme, la Société a déjà fourni à des savants ou à des érudits d'Égypte ou de l'étranger, de nombreux renseignements d'ordre historique, archéologique ou géographique. Désormais des savants, ces érudits savent à qui ils doivent s'adresser en toute connaissance de cause. Le vice-président de la Société, Alfred-Léon Fontaine dirige depuis plusieurs années la préparation d'un fichier relatif à tous les sites anciens et modernes de l'Isthme. Il s'agit évidemment d'un travail de longue haleine mais d'une utilité incontestable. Toutes ces fiches sont méthodiquement classées à l'aide d'un Code décimal particulier à la Société et d'ailleurs employé dans la présentation générale de ses publications.

Celles-ci, dont la Société a le droit d'être particulièrement fière, forment trois collections distinctes.

La plus volumineuse actuellement est constituée par des *Notes d'Information* dont l'ensemble compte, en mai 1950, environ 250 pages ronéotypées de format 310 x 210. Ces *Notes d'Information* ont pour première caractéristique d'être "sans prétention". Il est formellement entendu que les membres peuvent y publier des travaux que leurs auteurs eux-mêmes n'estiment pas être complètement au point. Cette publication comporte un gros intérêt. Indépendamment du règlement de questions d'antériorité, il est toujours commode,

lorsque l'on prépare un mémoire, lorsque l'on effectue des recherches quelconques, de mettre en forme ce qui est déjà acquis plutôt que de conserver des notes manuscrites en un seul exemplaire, exposées à toutes les causes de destruction et inutilisables par d'autres que par celui qui en est l'auteur. Les *Notes d'Information* sont utilisées en second lieu comme organe de liaison entre les membres de la Société d'Etudes, chacun pouvant donner un utile avis à un confrère embarrassé. Dans la même publication, il est possible également de mentionner, presque au jour le jour, des faits dont il peut être intéressant de conserver le souvenir. Enfin les *Notes d'Information* renferment d'assez nombreux textes rares ou même complètement inédits.

Les deux premiers tomes du *Bulletin* imprimé ont paru l'un en 1948, l'autre en 1949. On peut lire dans ces volumes des mémoires de géographie historique d'Alfred-Léon Fontaine et d'André Servin la publication de documents grecs de Kom Kolzoum par Jacques Schwartz, des notes géographiques de Jacques Daumas et de Charles Laroche, des études sur l'histoire moderne de l'Isthme dues à Jean Boulad et à Pierre Mennessier, deux articles sur le canal de Panama composés par Delsol et par Paul Reymond. Il y a aussi d'assez nombreux comptes rendus d'ouvrages et d'articles sur le canal de Suez. D'autre part, pour donner suite à une idée émise par Alfred-Léon Fontaine, une *Chronique de l'Isthme* pour 1948 a paru dans la tome II du *Bulletin*.

Enfin, en 1950, le premier volume des Mémoires a paru. Il est dû à la plume de Paul Reymond et est intitulé : "*Le Port de Port-Said*". Il s'agit d'une monographie de 164 pages in-octavo contenant plus de

cinquante figures dont certaines sont la reproduction de gravures anciennes, dont d'autres sont des croquis illustrant le texte et permettent d'avoir une idée précise du sujet. L'exposé est fort clair et se lit sans difficulté même si l'on n'est pas technicien. Dans la préparation de son livre, l'auteur a utilisé, en dehors des sources classiques de l'histoire du Canal de Suez, les archives de la Compagnie qui lui étaient aisément accessibles. C'est une très belle synthèse aussi intéressante pour les historiens et les géographes que pour les techniciens, ingénieurs ou marins (1).

Au cours des prochaines années, la Société compte faire paraître d'autres tomes de son *Bulletin* — la matière du troisième est déjà au point — et d'autres mémoires. Elle accueille libéralement les textes rentrant dans le cadre du programme tracé, c'est-à-dire les études relatives à l'Isthme de Suez et aux régions voisines mais en revanche ne recherche nullement à avoir le monopole de ce qui la concerne. Le comité est le premier à se féliciter lorsque des membres de la Société donnent des articles ou des mémoires à d'autres revues comme ce fut récemment le cas pour Jacques Daumas qui publia l'an dernier à la *Revue du Caire* son essai sur *l'Alpinisme en Egypte* et pour André Servin qui fit le 14 mai 1949 une remarquable communication à l'Institut d'Egypte sur *La tradition judéo-chrétienne de l'Exode*.

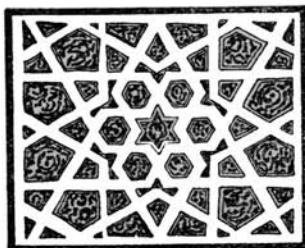
*
* *

Depuis bientôt un siècle, l'on peut enregistrer une continuité dans la recherche historique et géographique dans l'Isthme de Suez qui méritait d'être re-

(1) Le volume est en vente au Siège de la Société d'Etudes à Ismailia. Boîte postale 46.

levée. Au cours de cette période, de laborieux érudits ont essayé de comprendre et d'expliquer ce qu'ils pouvaient voir. Tous ces "amateurs" ont accompli une œuvre utile à la science tout en éprouvant eux-mêmes quelques-unes des nobles joies attachées à la recherche désintéressée et à la découverte. Il est réconfortant de constater que l'élite des membres de la jeune *Société d'Etudes historiques et géographiques de l'Isthme de Suez* ne paraît nullement indigne de ses devanciers.

JEAN-EDOUARD GOBY.



LA VIE LITTÉRAIRE À PARIS

Le Surréalisme en 1950

UN quart de siècle s'est écoulé depuis qu'André Breton publia le *Manifeste du Surréalisme* (1) dont les pages prestigieuses étaient traversées par un appel au merveilleux, à l'imaginaire, considérées comme les produits d'une faculté inconnue de l'esprit que l'auteur se proposait d'ausculter par le moyen de l'écriture automatique, et celui de l'analyse des rêves. Des poètes tels que Paul Eluard, Louis Aragon, Philippe Soupault, Robert Desnos, Antonin Artaud, Benjamin Péret se réunirent autour d'André Breton qui devint le chef du plus important mouvement littéraire de la période comprise entre les deux guerres mondiales. Toutefois l'ambition que manifestait la doctrine surréaliste de restituer à l'homme ses pouvoirs psychiques perdus, d'entamer une révision générale des valeurs, et de changer la vie n'allait pas tarder à la faire entrer en conflit avec une autre doctrine qui prétendait à l'universalité en matière de subversion : celle du matérialisme historique de Marx et Engels. André Breton tenta vainement d'accomplir une synthèse des deux idéologies, et ne réussit qu'à obscurcir momentanément la sienne, et à provoquer la dispersion du groupe surréaliste vers 1933. La seconde guerre mondiale parut coïncider avec l'agonie du mouvement surréaliste. Ce n'était d'ailleurs là qu'une fausse apparence : la vigueur intellectuelle de son chef allait heureusement

(1) Editions du Sagittaire — Paris.

permettre au mouvement de reprendre un essor nouveau. André Breton, réfugié en Amérique pendant l'occupation de la France, composa l'un de ses plus beaux ouvrages : *Arcane* (1) qui empruntait son titre à la dix-septième lame des Tarots, *l'Etoile*, conçue comme la représentation d'un mythe de résurrection, dans la lumière duquel l'auteur plaçait sa doctrine et analysait sa propre destinée. En 1945 le chef du mouvement surréaliste mit en valeur dans son *Anthologie de l'Humour noir* (2) l'un des principaux moyens qui permettent au surréalisme d'illuminer d'un éclair le domaine du merveilleux qui nous entoure de ses puissances invisibles, comme celles d'un paysage plongé dans la nuit : le recours à la surprise, au dépaysement, à la dislocation intérieure obtenue par l'emploi de la cocasserie et de l'inattendu, tel qu'en usèrent dans le passé des écrivains aussi différents que Swift, Sade, Baudelaire, Rimbaud, Jarry, et près de nous Péret, Breton, Picabia.

En 1950 le prestige d'André Breton et de sa doctrine connaît un nouvel éclat : de jeunes écrivains se réunissent autour du novateur demeuré fidèle à ses découvertes : certains d'entre eux portent des noms déjà célèbres, tel que le poète Georges Schéadé, le romancier Julien Gracq, l'essayiste Michel Carrouges. Parmi ceux que la notoriété n'a pas encore mis en valeur nous retiendrons surtout celui du jeune poète Jean-Pierre Duprey qui vient de publier sous le titre *Derrière son Double* (3) un ouvrage dont les pages hallucinées et souvent bouleversantes instaurent peu à peu chez le lecteur l'obsession du vide, avec une puissance de moyens peu commune.

(1) Editions du Sagittaire — Paris.

(2) Editions du Sagittaire — Paris.

(3) Editions des Presses du livre — Paris.

La revue *La Nef*, reprenant une tradition à laquelle diverses grandes revues avaient donné naissance avant la guerre, vient de mettre un de ses numéros à la disposition du groupe surréaliste. Sous le titre *Almanach Surréaliste du demi-siècle* (1), André Breton et ses amis Benjamin Péret, Georges Schéadé, Jean Carrouges, Henri Pastoureau, Marcel Jean, Julien Gracq, Victor Crastre, J.P. Duprey et quelques autres, ont rassemblé des textes inédits fort attachants qui vont de Lycophron (poète grec du III^{ème} siècle avant notre ère) à Antonin Artaud, en passant par le Marquis de Sade et Arthur Cravan, et qui préfigurent par leur teneur les conceptions et la mythologie de leurs disciples contemporains.

A côté d'un réquisitoire animé que dresse Benjamin Péret contre l'art abstrait, l'on découvre encore dans cet important recueil un texte splendide au cours duquel André Breton fait porter le faisceau de sa lanterne magique sur les fantômes du quartier Pont-Neuf.

L'activité si riche et si vivante d'André Breton trouve sa consécration dans trois ouvrages que quelques-uns de ses admirateurs viennent de lui consacrer : *André Breton* (2) (Essais et témoignages par B. Péret, J. Paulhan, M. Carrouges, G. Schaeffer, A. Rolland de Renéville, H. Pastoureau, J. Gracq, M. Eigeldinger, V. Castre, et B. Gheerbrant), *André Breton* (3) par Jean-Louis Bédouin, et *André Breton et les données fondamentales du surréalisme* (4) par M. Carrouges.

Le premier de ces livres étudie les divers aspects de la pensée du novateur et sa situation historique. L'on y peut lire des textes importants que Breton n'avait

(1) Revue *La Nef*. Numéro spécial 63-64.

(2) Editions de la Baconnière — Neuchatel — Suisse.

(3) Editions Pierre Seghers — Paris.

(4) Editions Gallimard — Paris.

pas repris dans ses ouvrages. Le second évoque la position actuelle du surréalisme en face des problèmes contemporains, et son influence sur les jeunes poètes. Quant au troisième il analyse de façon pénétrante le système philosophique d'André Breton, et en souligne l'inépuisable et fertilisante grandeur. L'on ne pourra désormais parler du surréalisme sans se référer à ces trois ouvrages qui se complètent et contribuent à constituer une véritable somme de la pensée du grand animateur que reste André Breton pour de très nombreux esprits de ce temps.

A. ROLLAND DE RENEVILLE.



Le Temps des “Certitudes Equivoques”

PIERRE FISSON était encore inconnu il y a deux ans quand il obtint le Prix Théophraste Renaudot pour son “roman” *Voyage aux Horizons* — une œuvre qui a fait une belle carrière littéraire et qui a attiré l’attention de la critique et du public sur un des écrivains les plus fortement doués de sa génération.

C’est qu’en effet, dans ce premier livre, Pierre Fisson abordait,— sans aucune de ces précautions auxquelles nous ont habitués les récits de ce genre,— les drames les plus durs de notre temps. Aucun mythe, aucune allégorie, aucune tricherie d’aucune sorte ne s’interposaient entre le lecteur et les plus aigûes des réalités : la guerre, les guerres et leurs séquelles, les ruines et les décombres, tout ce cortège d’un monde qui s’en va, tandis que se confrontent et s’affrontent, pour on ne sait quelles idéologies salvatrices, l’Est et l’Ouest, les grandes puissances géantes, pour arbitrer ces combats de pygmées ou de nains dévastateurs. Et Pierre Fisson pouvait, plus à la manière d’un reporter informé que dans le débit d’un romancier imaginaire, poursuivre son *Voyage aux Horizons*, avec une sorte de lyrisme parfois excessif, et dans la confusion voulue, volontaire, des propos des développements et des “séquences” de vie. Pour restituer le désordre, ne fallait-il pas recourir à quelque chaos ?

Avec son deuxième livre, *Les Certitudes Equivoques* (1), Pierre Fisson n'a pas démenti les espoirs que l'on fondait sur lui. Là encore, il a une ambition inhabituelle : celle d'aborder et d'atteindre les "Grands sujets", dont l'énoncé forme abstraction et qu'il soumet, lui, au creuset créateur du romancier. Dans *Les Certitudes Equivoques*, Pierre Fisson a entendu exprimer — sinon reviser et évaluer — l'éternelle condition humaine, s'inscrivant sous nos yeux dans l'Histoire présente : celle qui se fait et se défait sous notre regard mal habitué à saisir immédiatement les contours des destins,—que ces destins soient individuels ou collectifs.

Au gré de son pouvoir évocateur (sa qualité maîtresse), Pierre Fisson a construit cette fois un roman : c'est-à-dire une intrigue. Alors que *Voyage aux Horizons* (2) était une sorte de *Voyage au bout de la Nuit* sans aucun souci de composition et qu'il avait pu lui donner le nom de roman par étiquette conventionnelle il s'agit bien, avec *Les Certitudes Equivoques*, d'une réalité objective et construite.

Dans une ville, une capitale qui rappelle pour beaucoup quelque Berlin revu et stylisé à la manière de Kafka, il y a attractive fermentation. Il y a trouble ; il y a mécontentement. On sent, on pressent que le peuple va bouger. Il bouge. L'heure de la révolte approche. Or, un groupe d'hommes décide de hâter le mouvement, d'avancer la venue de cette heure libératrice. Les hommes cambriolent une banque ; puis une série d'attentats se produisent. Survient l'émeute. Le grand soir n'est qu'un long jour blafard blême et

(1) Les deux ouvrages chez Julliard, éditeur à Paris.

(2) Les deux ouvrages chez Julliard, éditeur à Paris.

finalement rougeoyant. Car la révolte est noyée dans le sang. Est-ce la fin des épreuves ? A peine l'ordre est-il rétabli, que surgissent les blindés ennemis. La frontière a été franchie. La ville occupée. Tout cela se déroule et se traduit en scènes pressées, haletantes, apocalyptiques. Chacun choisit son camp, et parfois au hasard ; des amants s'étreignent ; prolétaires et bourgeois, hommes et femmes, adolescents inquiets et meurtris sont en proie à une sorte de transe... C'est qu'à la cantonnade, le monde va trembler, une fois encore, sur ses bases. Mais trembler jusqu'à quel point de chute irrémédiable ? Les Hommes, en dépit de ces transes, continuent à vivre. La vie est faite de leurs désespoirs et de leurs espérances.

Un tel ouvrage sur un tel thème ne pouvait que provoquer de nombreux commentaires, divergents naturellement.

A Pierre Fisson, René Lalou, dans *Les Nouvelles Littéraires* apporte une adhésion mitigée : "— Si nous la prenions à la lettre, il va de soi que cette anticipation, comme toutes ces pareilles, nous laisserait un peu sceptiques. Trop d'exemples ont prouvé que les révolutions ne se produisent jamais selon un schéma prévu. Mais cela n'importe guère. Ce qui compte, c'est l'art avec lequel Pierre Fisson dépeint la confusion sociale et le désordre des esprits qui favorisent un tel essai de bouleversements. En même temps, il montre comment, dans ce relâchement général, les sensations individuelles sont constamment portées au paroxysme. D'autant plus que l'action se déroule pendant cette dernière quinzaine de l'hiver où les humains sont également ravis et tourmentés par les signes annonciateurs du printemps."

Il est un point sur lequel René Lalou avoue sa dé-

ception : “— Les révolutionnaires que Fisson met en scène demeurent fort conventionnels. Finalement, leur chef se change en gangster, par un coup de théâtre bien arbitraire. Si Fisson a voulu justifier ainsi le titre des *Certitudes Equivoques*, il l’a fait de façon très didactique. Cependant on doit ajouter qu’il a pris une belle revanche avec le personnage de Planier, le bourgeois qui se joint aux révoltés pour sortir de sa solitude, qui se croit devenu libre lorsqu’il s’est épris d’une humble fille, qui changera son échec en triomphe pour revenir sauver cette vie qu’il rêvait naguère de détruire. Ce caractère de Planier, si finement analysé, révèle, chez son créateur, des dons de psychologue lucide.”

Dans *Le Figaro Littéraire*, Jean Blanzat est plus chaleureux ; il marque que “l’anticipation et le symbole sont des artifices d’autant plus graves que la portée du livre dépend en grande partie de sa prise sur l’histoire”. Il reconnaît que Pierre Fisson s’efforce à chaque instant de retrouver à l’intérieur de cette fiction la vérité de notre époque. L’intensité du drame, son ampleur, son éclairage, cette phrase de l’un des principaux personnages en donne l’idée : “— Pour la première fois, les hommes vont sentir que l’entité de leur race est en danger ; pour la première fois, la vie elle-même est prête à s’éteindre... Aujourd’hui, leur pouvoir et leur haine ont dépassé leur vitalité.” Allégoriques et symboliques, *Les Certitudes Equivoques* n’en restent donc pas moins un roman du monde réel et du monde présent. La foule, le peuple, la police, l’armée y sont des personnages essentiels. On les voit s’affronter dans des scènes violentes d’émeutes, de pillages, d’incendies, de viols, de meurtres. *Les Certitudes Equivoques* sont, à cet égard, un livre plein de “bruit et de fureur”.

Sur la forme et la portée de l'œuvre, "mauvais roman et très beau livre", l'avis de Maurice Nadeau, le critique de Combat, est à retenir. Il montre que la séduction de cet ouvrage provient de la "présence hallucinante des réalités essentielles" : la terre, grand corps couché et palpitant avec son humus, ses fleuves, ses marécages, ses forêts, ses déserts; le ciel avec ses nuits piquetées d'étoile, sa grosse lune pâle de printemps, striées de veines bleues, son soleil, sa pluie, ses orages; l'humanité vue comme un tout organique qui s'endort, s'éveille, fait jouer ses membres; la ville dont les pierres mêmes vivent; l'homme, enfin, considéré comme une force de vie emprisonnée qui cherche à se libérer par l'amour, la souffrance, le besoin, de détruire ou de chercher du nouveau. Toutes les scènes, analyses, descriptions où affleure cette grâce essentielle que possède Pierre Fisson, "sortent en effet difficilement de notre mémoire."

C'est sur cette notion de grâce poétique et brutale qu'a insisté également Pierre Macaigne dans *Le Figaro*: "— Voilà un poème d'une seule coulée qui vous saisit et ne vous lâche plus. Il est presque certain que les jeunes gens qui n'ont pas 25 ans aimeront beaucoup *Les Certitudes Equivoques*. Pour les autres, c'est moins certain. Quoiqu'il en soit, nous ne restons pas indifférents."

Par contre, le rédacteur anonyme de *Samedi-Soir* note : "— Comment peut-on accumuler pendant 430 pages autant de confusions, de faux lyrisme, de gluantes visions d'horreur, de sadisme, de morne obscénité? C'est le secret de l'auteur qui paraît souffrir d'obsessions redoutables. Non seulement pour lui, mais pour le lecteur."

Pour nous, on retrouve dans le deuxième livre de

Pierre Fisson une richesse verbale et une truculence dignes des meilleures traditions et cette aptitude à évoquer les débats d'une société où les esprits vacillent aussi bien que les institutions. Il faut évidemment avoir la tête solide et les nerfs à l'épreuve pour goûter à ces "Certitudes équivoques."

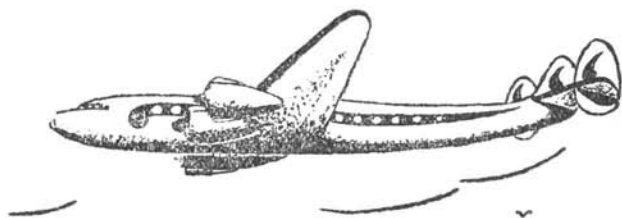
Pour nous encore, ces "certitudes" n'apparaissent pas clairement. Est-ce l'équivoque qui triomphe ?— On peut se demander si, en nous proposant le personnage de Planier (le bourgeois qui se joint aux révoltés), M. Fisson nous invite à une méfiance que doit pourtant condamner sa générosité ou si en transformant les révolutionnaires en bandits, il prétend que nous prenions le fait comme un symbole ?

Chacun répondra lui-même à ces questions ! Car le livre de Pierre Fisson mérite d'être lu — et discuté, dans ce temps des "certitudes équivoques" — et des équivoques certaines !

PIERRE DESCAVES.



Quand vos affaires vous appellent



Si vous gagnez un temps considérable dans vos déplacements vous pourrez être sur place pour vos affaires et c'est tellement plus sûr. Surtout vous pourrez en traiter d'avantage et augmenter ainsi vos bénéfices. N'hésitez pas.

AIR FRANCE

Le Caire: Midan Soliman Pacha Téf. 79915
Agence : Imm. Shepheard's Tél. 45670
Alexandrie : 3, rue Fouad 1er Tél. 20941
AINSI QUE TOUTE AGENCE RECONNUE

BANQUE MISR

S. A. E.

Fondée en 1920

R. C. Caire No. 2

Siège Social : LE CAIRE

151, RUE MOHAMED BEY FARID (ex EMAD EL DINE)

Téléphone No. 78295 et 78090

Succursale à Alexandrie :

9, Rue Talaat Harb Pacha



**AGENCES DANS TOUTES LES VILLES
IMPORTANTES ET PROVINCES D'ÉGYPTE.**

**CORRESPONDANTS
DANS LE MONDE ENTIER.**



Toute Opération de Banque

Location de Coffres Forts

Caisse d'Épargne

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Siège Social : Paris — 14, Rue Bergère

AGENCES EN EGYPTE

ALEXANDRIE	LE CAIRE	PORT-SAID
R. C. 255	R. C. 360	R.C. Canal II



TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Ouvertures de Crédits Documentaires

Location de Compartiments de Coffres-Forts



Agences en : FRANCE — GRANDE-BRETAGNE
BELGIQUE — INDE — AUSTRALIE — MA-
DAGASCAR — TUNISIE.

Filiale à NEW-YORK : THE FRENCH-AMERI-
CAN BANKING CORPORATION, 31, Nassau
Street

BANQUE BELGE ET INTERNATIONALE EN EGYPTE

Société Anonyme Egyptienne

Autorisée par Décret Royal du 30 Janvier 1929

Capital Souscrit	L.Eg. 1.000.000.—
Capital Versé	500.000.—
Réserves au 1^{er} Juillet 1949	240.000.—



Siège Social au Caire, 45, Rue Kasr el Nil.

Siège à Alexandrie, 16, Rue Talaat Harb Pacha.

Agence à Héliopolis, 21, Boulevard Abbas.



La Banque émet des Bons de Caisse au Porteur à des conditions favorables. Elle offre en location des coffres privés installés dans des chambres pourvues de conditionnement d'air.



**TRAITE TOUTES
OPÉRATIONS DE BANQUE**



R.C.C. 39

R.C.A. 692



Situation unique

au bord du Nil, près du Sporting et du Jardin de la Grotte
4, Rue Ibn El-Machtoub, Tél. 45576, Madame MORIN

Les programmes officiels

TOUTES LES CLASSES TOUS LES EXAMENS

BACCALAURÉAT

1^{re} PARTIE

2^e „ : Philosophie, Mathématiques

MAXIMUM DE SUCCÈS

Petits groupes d'élèves. Professeurs spécialisés

* * *

UNE SECTION ANGLAISE

Prépare avec succès depuis 10 ans aux examens anglais

Cours Supérieur de Littérature, d'Art et de Philosophie

COURS COMMERCIAUX

DEMI - PENSION — AUTOBUS

Rentrée en Octobre 1950

La Revue du Caire

LA PLUS IMPORTANTE REVUE

DE LANGUE FRANÇAISE AU MOYEN-ORIENT



*du service des Échanges Culturels entre l'Orient
et l'Occident*



NOTRE PROGRAMME :

* FAIRE CONNAITRE AU PUBLIC INTERNATIONAL LES PRINCIPALES OEUVRES CONTEMPORAINES OU CLASSIQUES DE LANGUE ARABE.

* *Tenir les intellectuels d'Europe au courant des tendances importantes et des problèmes culturels qui préoccupent l'élite intellectuelle d'Orient.*

* PUBLIER TOUTES LES CONTRIBUTIONS IMPORTANTES A L'ÉTUDE DE L'HISTOIRE ET DE LA CIVILISATION ORIENTALES, QU'ELLES SOIENT DUES A DES SPÉCIALISTES D'EUROPE OU D'ÉGYPTE ET D'ORIENT.

* *Permettre aux écrivains d'Égypte de langue française de s'exprimer et d'être appréciés dans le monde.*

* TENIR LES MILIEUX CULTIVÉS D'ÉGYPTE ET D'ORIENT AU COURANT DES TENDANCES INTELLECTUELLES ET DES PRINCIPALES RÉALISATIONS ARTISTIQUES D'OCCIDENT.

LA
REVUE DU CAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

3, RUE NEMR, LE CAIRE

Tél. 41586

LE NUMÉRO : 15 PIASTRES.

Abonnements pour l'Égypte P.T. 150;
pour l'Étranger, P.T. 175.

N.B. — Les Bureaux de la Revue sont ouverts
tous les jours de 9 h. à 13 heures.